No 1

GUIDES JOANNE



ANGERS

Joanne, Paul Benigne

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

ANGERS

HOTEL D'ANJOU

PREMIER ORDRE

Magnifique établissement situé **au centre de la ville et des promenades**, spécialement fréquenté par les familles et les touristes. — *Prix modérés.* — *English spoken.*

Omnibus à la gare.

GRAND HOTEL

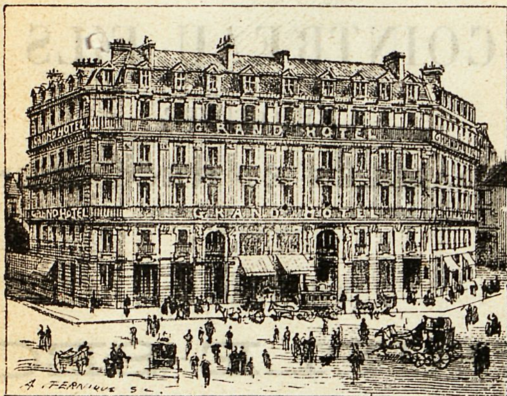
DRAN aîné, propriétaire.

PLACE DU THÉATRE ET DE LA POSTE

Table d'hôte. — Restaurant.

Salle de Fêtes. — Vastes Salons.

Cave renommée



Expédition de Repas complets.

Volailles truffées.

Conserves de gibier.

De premier ordre, le plus central, récemment construit et pourvu du plus grand confortable.

Grands et petits appartements. — **Salles de bains. — Chambres depuis 2 francs.**

Ascenseur hydraulique desservant tous les étages.

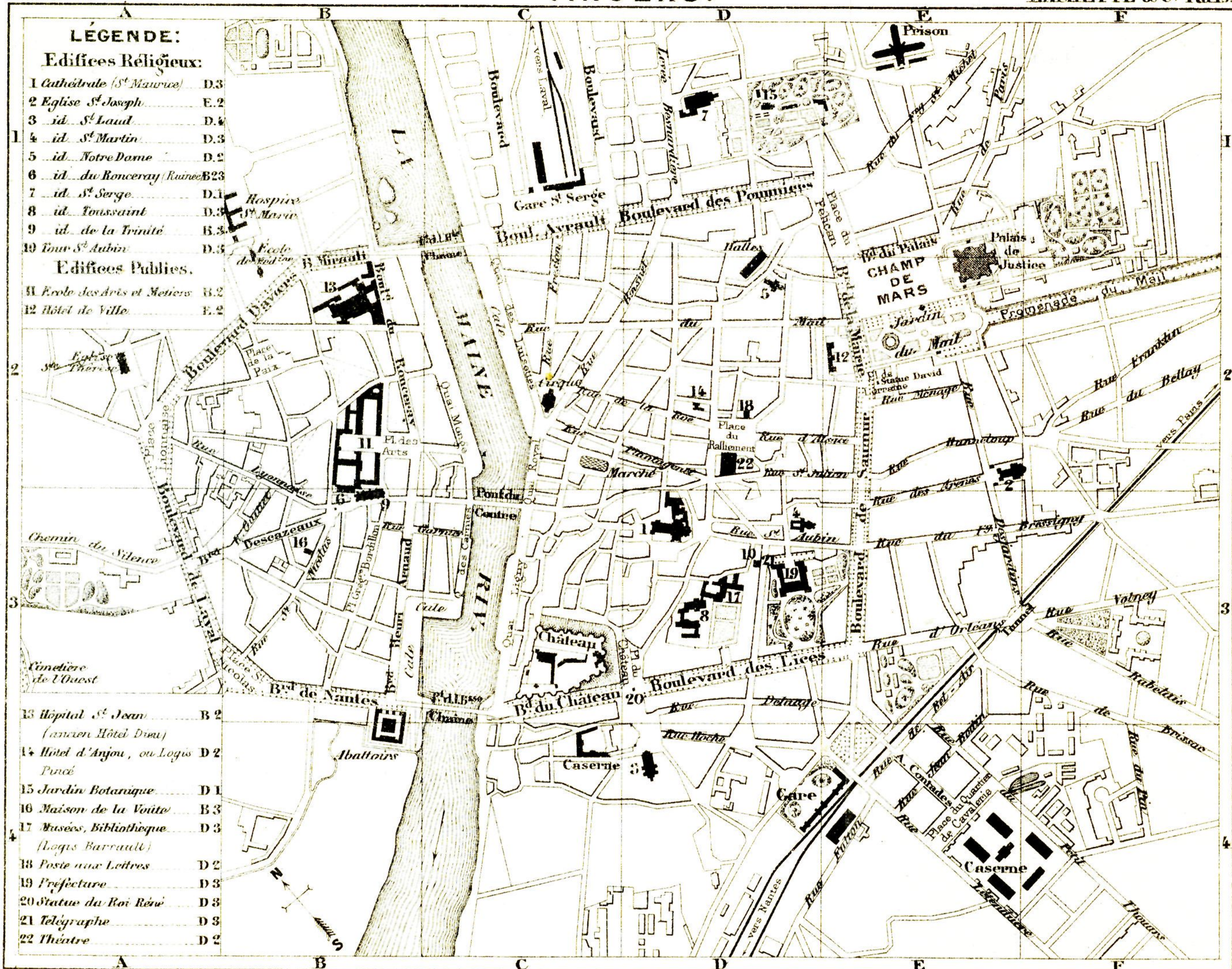
G^D HOTEL DU CHEVAL BLANC

Maison fondée en 1514

J. DUCLOS, propriétaire.

Établissement de premier ordre. — Au centre de la ville, entre la **Préfecture, la Cathédrale, le Théâtre, le Musée** et **le Château.** — Maison recommandée aux touristes et aux familles. — **Restaurant. — Table d'hôte.** — Cour Jardin. — Omnibus à tous les trains.

English spoken.



LÉGENDE:
Edifices Religieux:
1 Cathédrale (St Maurice) D.3
2 Eglise St Joseph E.2
3 id. St Laud D.4
4 id. St Martin D.3
5 id. Notre Dame D.2
6 id. du Ronceray (Ruines) B.2.3
7 id. St Serge D.1
8 id. Toussaint D.3
9 id. de la Trinité B.3
10 Tour St Aubin D.3
Edifices Publics.
11 Ecole des Arts et Metiers B.2
12 Hôtel de Ville E.2
13 Hôpital St Jean (ancien Hôtel Dieu) B 2
14 Hôtel d'Anjou, ou Logis Pincé D 2
15 Jardin Botanique D 1
16 Maison de la Voûte B 3
17 Musées, Bibliothèque (Logis Barrault) D 3
18 Poste aux Lettres D 2
19 Préfecture D 3
20 Statue du Roi René D 3
21 Télégraphe D 3
22 Théatre D 2
Prison
Gare St Serge
Boulevard des Poissonnerie
Boul. Avrault
Hospice Ste Marie
Halles
CHAMP DE MARS
Palais de Justice
Promenade du Mail
Jardin du Mail
Place de la Paix
Pl. des Arts
MAINE
Place du Ralliement
Marché
Pont du Centre
Château
Boulevard des Lices
Bd de Nantes
Bd du Château
Abattoirs
Caserne
Gare
Place du Quartier de Cavalerie
Caserne
Cimetière de l'Ouest
Chemin du Silence
Boulevard de Laval
Boulevard Daviers
Boulevard de Saumur
Rue des Arènes
Rue d'Orléans
Rue de Brissac
Rue du Bellay
Rue Franklin
vers Paris
vers Nantes
vers Laval
Quai Royal
Quai du Musée
L. Thuillier delt
Echelle:
0 100 500 Mètres
Lemer



Château.

ANGERS

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES.

Buffet : — à la gare d'Orléans.

Omnibus : — 50 c., la nuit 75 c.; de la gare de Saint-Laud à celle de Saint-Serge, 30 c. (50 c. avec 30 kilogr. de bagages).

Hôtels : — du *Cheval-Blanc**, rue Saint-Aubin, au centre de la ville; — d'*Anjou* , boulevard de Saumur, près des promenades; — *Grand-Hôtel**, place du Ralliement; — de *Londres*, de l'*Europe*, quai Ligny; — *du Faisan*; — de *France*, près de la gare.

Cafés : — du *Grand-Hôtel*, place du Ralliement, attenant au Grand-Hôtel; c'est le plus fréquenté; — du *Théâtre*, de *France*, place du Ralliement; — du *Boulevard*; — de la *Rotonde*, dans le Mail.

Bains : — boulevard des Lices, 36; rue Chevreul, près de la Poste.

Poste : — place du Ralliement.

Télégraphe : — Petit Mail de la Préfecture.

Théâtre : — place du Ralliement.

Cirque-Théâtre : — quai Royal.

Voitures de place : — stations, sur les boulevard et place du Ralliement. — Tarif : 75 c. la course, 1 fr. 50 l'heure de 6 h. du mat. à 10 h. du soir; 1 fr. 50 et 2 fr. de 10 h. du soir à 6 h. du matin. — Tarif spécial pour chaque localité : *St-Barthélemy*, 2 fr. 50; *les Ponts-de-Cé*, 3 fr. (jusqu'à St-Maurille, 4 fr., plus 1 fr. 50 l'heure de séjour); *Trelazé*, 4 fr.; *Écouflant*, 5 fr.; *St-Georges-sur-Loire* (*Serrant*), 11 fr., etc.

Omnibus pour : — *les Ponts-de-Cé*, toutes les heures (40 c.; les voitures partant aux heures impaires vont jusqu'au *Cheval-Blanc*, au delà de la grande Loire; les autres s'arrêtent près de la mairie; départ de l'un et de l'autre endroit à l'heure qui suit l'arrivée); le dimanche, toutes les demi-heures; — *la Pyramide*, *Trélazé*, toutes les deux heures. — Pour tous ces omnibus, station boulevard de Saumur à l'angle de la rue St-Aubin.

Bateaux à vapeur pour : — *Nantes*, 7 h. matin, quai de Ligny; 1re chambre, 5 fr. 15; 2e chambre, 3 fr. 15; trajet en 6 h.; — *Château-Gontier*, quai des Luisettes; tous les jours et en été deux fois par j., à heure variable, selon la saison; 3 fr. 50 et 2 fr. 50; trajet en 6 h.

Situation et aspect général.

Angers, V. de 68849 hab., ch.-l. du dép. de Maine-et-Loire, est situé sur la Maine, rivière formée par la réunion de la Mayenne, de la Sarthe et du Loir. Il se divise en deux parties distinctes : la ville proprement dite, occupant, sur la rive g., le sommet et le penchant d'un coteau, et le quartier de *la Doutre*, au delà des ponts, sur la rive dr. de la Maine.

Depuis le commencement de ce siècle, Angers s'est métamorphosé. Aucune ville de France peut-être n'a subi de plus grand changements, et ils s'y poursuivent sans cesse. La vieille muraille dont il s'était entouré, ses tours et ses créneaux en ruine ont fait place à de magnifiques boulevards bordés d'élégantes maisons; la triple percée des rues Bodinier, Lenepveu et Voltaire a transformé tout l'intérieur de la ville; un quai a été bâti sur la rive g. de la Maine, un autre sur la rive

1. Sur Angers et sur toutes les autres communes de Maine-et-Loire, nous nous sommes servi avec le plus grand fruit du précieux *Dictionnaire* de ce département, qui en 1877 a valu à l'auteur, M. Célestin Port, archiviste de Maine-et-Loire, le grand prix Gobert.

dr., où l'ancien *canal des Tanneries* a été comblé et transformé en boulevard. Deux ponts nouveaux ont relié entre elles les deux parties de la ville que séparait la rivière; divers édifices publics y ont été construits, et un quartier neuf s'est élevé au delà du boulevard, entre le Mail, la gare et le faubourg Bressigny. Il s'étend de l'autre côté de la voie ferrée et comprend, avec les casernes, deux fabriques, de beaux hôtels, un ouvroir, des couvents, une partie de l'ancien canton de Saint-Laud. Malgré ces métamorphoses, Angers peut fournir encore de nombreux sujets d'observation ou d'étude à tous ceux qui recherchent avant tout les rues étroites, tortueuses, sombres, escarpées, les maisons caractéristiques d'un autre âge, la physionomie bizarrement accentuée des siècles passés; il possède, en outre, de curieux monuments, dignes d'une longue visite, de beaux établissements d'utilité publique, de précieuses collections.

Direction.

La gare principale, ou *gare Saint-Laud*, est établie dans la partie haute de la ville, sur la rive g. de la Maine. En face s'ouvre la *Grande rue de la Gare*, qui conduit à la *place de la Visitation*, bordée au S. par la caserne d'infanterie. Vis-à-vis s'ouvre la *rue Talot*, que croise le *boulevard des Lices* et que continue la *rue des Lices*; celle-ci passe entre la tour Saint-Aubin et la préfecture, et va se terminer à la *rue Saint-Aubin*, à peu de distance de la cathédrale; elle a été récemment prolongée, en s'inclinant légèrement, sous le nom de *rue Voltaire*, jusqu'au *carrefour Rameau*, au débouché de la *rue Plantagenet* (Ecole primaire supérieure) dans la *rue Lenepveu*, qui, à dr., conduit à la *place du Ralliement*, où se trouvent la poste, le théâtre, le Grand-Hôtel, et plus loin au marché couvert, aux halles, à l'ancien Palais de justice, et au Jardin des plantes. A g., en descendant la rue Saint-Aubin, vers la **cathédrale**, on trouve la *rue du Musée*, qui conduit au **Logis Barrault** (musée et bibliothèque), puis l'hôtel du Cheval-Blanc. Plus loin s'ouvre la *place Sainte-Croix*, qui se relie, à g., à la *place Saint-Maurice*, et de laquelle partent, à dr., deux rues importantes, l'une la rue Lenepveu, parallèle à la Maine, l'autre, la *rue Sainte-Croix*, dont l'angle est formé par la maison Adam, conduisant à la *rue de l'Oisellerie*, que borde, sur tout un côté, le bâtiment neuf de l'évêché, et d'où l'on descend, par la *rue Baudrière* (vieilles maisons), au Grand-Pont, et, par delà, à l'église de la Trinité et dans un quartier encore peuplé d'anciens logis. A dr. au sortir de la rue des Lices, la rue Saint-Aubin mène aux boulevards en passant devant la préfecture et en traversant le *boulevard de Saumur* : elle a pour prolongement le *faubourg Bressigny*, qui conduit au lycée, à l'École normale et aux **ardoisières**.

Si, au lieu de suivre la rue des Lices, en sortant de la rue Talot, on descend, sur la g., le *boulevard des Lices*, on atteint en quelques min. la **statue du roi René** et les remparts du **château**. De là, le *boulevard du Château*, qui continue à descendre, conduit à la Maine et au pont de la Basse-Chaîne, qui débouche devant l'abattoir. On voit du quai l'ancienne abbaye de Saint-Nicolas, dépôt actuel de mendicité.

Enfin, si, au sortir de la rue de la Gare, on a pris, sur la dr., le boulevard des Lices, on gagne la *rue d'Orléans*, le haras, le grand établissement horticole des fils de M. André Leroy et l'Institut catholique, ou, si l'on suit les *boulevards de Saumur*, *de la Mairie*, la *place du Pélican*, et, tournant à g., le *boulevard des Pommiers*, on passe devant les cercles du Commerce, des Nobles et des Jeunes-Nobles, la *place de Lorraine*, où s'élève la statue de David d'Angers, l'hôtel de ville, le *Champ-de-Mars*, la Banque de France, le nouveau palais de la Cour d'appel, le Mail, le Jardin des plantes, et le pont de la Haute-Chaîne, qui mène à l'École des arts et métiers, à l'ancien **hôpital Saint-Jean** (musée archéologique) et à celui de Sainte-Marie, qui l'a remplacé.

Au débouché du boulevard des Pommiers, sur l'emplacement de l'ancien canal du port Ayrault, entre l'église Saint-Serge et le pont de la Haute-Chaîne, s'élève la gare du chemin de fer de Segré et Laval, dite *gare Saint-Serge*.

Histoire.

Angers était le centre d'une peuplade gauloise importante, appelée par les auteurs

latins *Andes*, et plus tard *Andecavi* ou *Andegavi*. Après la conquête romaine, cette ville eut des thermes, un théâtre vis-à-vis du château, et un amphithéâtre dont on a déblayé, il y a quelques années, les derniers vestiges et nivelé l'emplacement pour y percer la rue des Arènes. Angers s'appela, durant deux ou trois siècles, *Juliomagus*. Vers 475, Childéric Ier l'enleva à un comte nommé Paul, qui le gardait au nom des Romains, et il réunit l'Anjou à ses autres conquêtes.

L'importance d'Angers était déjà considérable sous Charles le Chauve; mais cette ville eut beaucoup à souffrir des incursions des Normands, qui y séjournèrent deux ans.

L'Anjou eut pour premier comte héréditaire Foulques Ier, dit le Roux, dont les successeurs les plus distingués furent : Foulques II, dit le Bon, qui s'attacha à réparer les désastres de la guerre; Geoffroy-Grise-Gonelle, que la légende nous montre tuant, en 978, sous les murs de Paris, le terrible Danois Haustuin, d'une taille et d'une force merveilleuses; Foulques III Nerra, le grand bâtisseur de forteresses, et Geoffroy Martel, son fils.

Sous les Plantagenets, Angers fut comme une seconde capitale de l'Angleterre. Henri II y tint plus d'une fois sa cour, dont les écrivains de cette époque ont vanté la sévérité, et y fit bâtir de nombreux édifices qui développèrent en Anjou une puissante école d'architecture.

A la mort de Richard Cœur-de-Lion, fils d'Henri II, Jean Sans-Terre, contestant les droits de son neveu Arthur, vint assiéger Angers; mais, trois ans après, lorsqu'il eut assassiné ce même neveu, Philippe Auguste confisqua toutes ses possessions et les réunit à la couronne de France.

Henri III d'Angleterre garda le titre de comte d'Anjou jusqu'au traité de paix de 1259. Mais, dès 1246, Louis IX avait donné les comtés d'Anjou et du Maine à son frère Charles Ier, comte de Provence, qui commença la troisième maison d'Anjou. Malheureusement pour Angers, Charles Ier conquit les royaumes de Naples et de Sicile, et un grand nombre de ses sujets, partis avec lui, périrent dans le massacre des Vêpres Siciliennes.

Sous le gouvernement de Charles de Valois (Charles III), fils de Philippe le Hardi et gendre de Charles II, l'Anjou avait été érigé, par Philippe le Bel, en comté-pairie (1297). Il fut réuni de nouveau à la couronne quand Philippe de Valois, fils de Charles III, monta sur le trône de France. En 1356, Jean II le constitua en apanage souverain, avec le Maine, à Louis Ier, son deuxième fils, et immédiatement après son retour de captivité (octobre 1360) le roi Jean l'érigea en duché-pairie. Louis Ier devint ainsi le premier duc héréditaire d'Anjou (1360).

En 1475, Louis XI ordonna la réunion du duché au royaume, réalisée en 1480. Angers passa sous le régime municipal, constitué sur de nouvelles bases, au détriment des libertés publiques, et la charte royale ne fut pas accueillie avec reconnaissance. Les charges, qui conféraient la noblesse, furent d'abord et longtemps électives; mais, sous Louis XIV, elles devinrent vénales.

Les guerres de religion n'épargnèrent pas Angers : le protestantisme y apparut avant 1556, et ni les persécutions dirigées par l'inquisiteur spécial Remy Ambrois, ni les violences de Puygaillard, lieutenant de Louis de Bourbon, ne purent l'étouffer.

Après quelques années de troubles causés par les guerres de la Ligue, Henri IV vint à Angers en 1598, et gagna complètement les esprits des habitants par sa bonne mine, son affabilité et ses gasconnades.

En 1620, Marie de Médicis, un moment réconciliée avec Louis XIII, vint s'établir à Angers. Mais la guerre ayant éclaté de nouveau entre le fils et la mère, une rencontre sans importance eut lieu aux Ponts-de-Cé, et les partisans de la reine furent dispersés par les troupes royales.

En 1652, Angers se prononça pour la Fronde. Mazarin, Louis XIV et la cour s'avancèrent jusqu'à Saumur, et la ville se soumit aux premiers coups de feu; mais le château des Ponts-de-Cé dut être emporté de vive force.

En 1789, Angers devint le chef-lieu du département formé de l'ancien Anjou. Cette ville avait adopté avec empressement, mais avec modération, les idées nouvelles. Ainsi, dès l'année 1790, elle réprimait énergiquement les désordres commis par les *perreyeurs* (ouvriers des ardoisières). Plus tard, 500 de ses habitants, pères de famille, se firent tuer, au pont Barré, pour arrêter les progrès de l'insurrection vendéenne.

Après la prise de Saumur, les Vendéens marchèrent sur Angers, que le général Barbazan leur abandonna. Ils y entrèrent le 24 juin 1793. Les républicains le reprirent bientôt comme ils l'avaient perdu, sans combat, et, dès les premiers jours de juillet, Richard et Choudieu vinrent y organiser la résistance. Les habitants n'avaient, du reste, pas besoin d'être menacés pour se défendre contre les Vendéens. Le 3 et le 4 décembre 1793, réunis à la gar-

nison, ils repoussèrent quatre attaques dirigées contre les portes Cupif, Saint-Michel et Saint-Aubin. Les Vendéens durent se retirer dans un affreux désordre. Après leur retraite, d'horribles exécutions ensanglantèrent la ville.

En 1815, le général Lamarque enleva Angers au duc de Bourbon, qui avait pris le commandement des départements de l'Ouest, et qui se vit contraint de s'embarquer pour l'Angleterre.

En 1815, le général Thielmann occupa Angers à la tête d'un corps de 5000 Prussiens, et lui imposa d'énormes sacrifices.

Le 16 avril 1850, le pont suspendu de la Basse-Chaîne s'écroula dans la Maine, entraînant dans sa chute un bataillon entier du 11[e] régiment d'infanterie légère, qui perdit 223 soldats ou officiers.

Angers a vu naître : Marbode, célèbre écrivain, évêque de Rennes, mort en 1123; le cardinal Geoffroy, abbé de Vendôme (1070-1132); Marie d'Anjou, reine de France (1404-1464), et son frère le roi René (1409-1480); l'architecte Jean de Lépine ou de l'Épine (1505-1576); les jurisconsultes Dupineau (1573-1644) et Pocquet de Livonnière (1684-1706); Gilles Ménage, critique et érudit (1613-1692); l'anatomiste Béclard (1785-1825); le conventionnel Choudieu (1761-1838); le général baron Évain, ministre de la guerre en Belgique de 1832 à 1838; le célèbre sculpteur David d'Angers (1789-1856); le comte de Falloux, ancien ministre de l'instruction publique (1811-1886), et le chimiste Chevreul, né en 1786.

Édifices religieux.

La Cathédrale, consacrée à saint Maurice, s'élève à peu près au centre de la ville, au sommet de la colline qui domine la rive g. de la Maine. Elle fut reconstruite par Hubert de Vendôme, qui la couvrit d'une charpente apparente et la consacra en 1030. Les murs de la nef remontent, a-t-on dit, à cette époque; mais ces murs, qui présentent l'ornementation du style roman fleuri, ont été certainement élevés pour recevoir les voûtes en pierre qui les couronnent aujourd'hui, voûtes dont le système était parfaitement inconnu au XI[e] s. et même pendant le premier tiers du XII[e]. Elles furent bâties, de 1150 à 1160 environ, par Normand de Doué et son successeur Mathieu de Loudun; c'est donc au milieu du XII[e] s. seulement que l'on doit attribuer les parties les plus anciennes de Saint-Maurice. Le style de la nef, d'ailleurs, se rapproche beaucoup de celui du transsept et du chœur, et l'histoire écrite assigne au premier les dates de 1230 (intertranssept et croisillon S.) et de 1236-1240 (croisillon N.), au second l'épiscopat de Raoul de Beaumont (1178-1197) et l'année 1274, époque d'un agrandissement vers l'E. Malgré la durée plus que séculaire de sa construction, Saint-Maurice offre une grande unité d'aspect, jointe à la régularité du plan et à l'ampleur des proportions.

La *façade occidentale*, malheureusement, ne possède point toutes ces qualités. La grande porte, analogue de style à la partie correspondante de Notre-Dame de Chartres, paraît dater de 1150 à 1160. Le premier étage de la façade et les deux tours jumelles sont aussi de la seconde moitié du XII[e] s.; mais la tour du milieu, les flèches et quelques remaniements du XVI[e] s. ont détruit l'unité de ce majestueux frontispice, dont l'ensemble a encore le défaut d'être trop étroit pour son élévation.

La porte principale offre, au tympan, le *Christ*, entouré des symboles des *Évangéliste* aux parois latérales se dressent huit grandes statues représentant *Moïse*, *Aaron*, *Josué*, *David* et d'autres personnages bibliques. Les voussures sont remplies par deux rangs d'anges en adoration et par les statuettes des 24 Vieillards de l'Apocalypse, tenant des instruments de musique ou des vases à parfums. Quelques parties de ce portail ont été très habilement refaites par le sculpteur Dantan.

A la base des tours latérales, des ogives appliquées sont les vestiges d'un porche que Foulques de Mathefelon fit élever, en 1336, sur toute la largeur du frontispice. Au centre du premier étage s'ouvre une belle fenê-

tre accompagnée d'arcades aveugles. Au-dessus, les trois tours, qui, par une disposition connue seulement dans la vieille architecture germanique, surmontent la façade, s'isolent et prennent leur ordonnance respective. Celle du milieu, bâtie en 1540 par l'architecte Jean de Lépine, présente d'abord une rangée imposante de huit guerriers, dans le costume militaire du XVIe s., armés de pied en cap. Ces statues, sculptées par Jean Giffard, seraient celles de saint Maurice et de ses compagnons ; mais ils n'ont aucun attribut ni de la sainteté ni du martyre. La frise qui court au-dessus de leurs têtes porte cette inscription, tirée de l'Écriture : *Da pacem, Dominum* (sic, pour *Domine, in*) *diebus nostris. Et dissipa gentes quæ bella volunt.* 1540. L'étage du beffroi est orné de deux arcades en plein-cintre et couronné d'une galerie que surmonte une coupole octogonale.

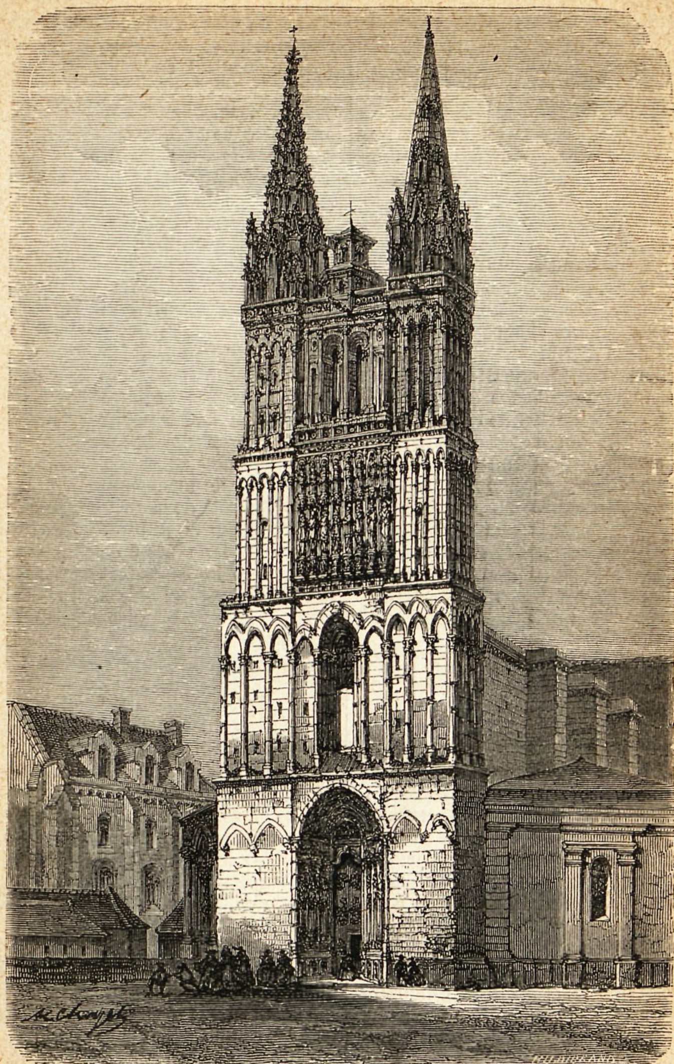
Les tours latérales, beaucoup trop longues pour leur base trop grêle, qui consiste en un gros contrefort massif, ont été remaniées dans leurs parties supérieures, au XVIe s., pour supporter des flèches en pierre. Elles étaient primitivement couvertes par des pyramides en plomb. Les flèches actuelles furent exécutées de 1518 à 1525. Un incendie les ayant endommagées, en 1533, elles furent aussitôt restaurées ; celle du S., qui avait le plus souffert, fut refaite. Un nouveau sinistre étant survenu en 1831, elles ont été encore complètement reconstruites. La flèche du N. porte sa croix à 65 mèt. de hauteur, celle du S. à 69 mèt. Les constructeurs du XVIe s. ont exactement suivi, dans l'édification de ces pyramides, les traditions du XIIIe s. ; et, sans leur date certaine, on les prendrait aisément pour des œuvres du temps de saint Louis.

Les voûtes de Saint-Maurice comprennent trois travées de nef, deux croisillons carrés, l'intertranssept et une travée carrée qui précède l'abside. Elles ont 16 mèt. 40 de portée entre les murs, et 26 mèt. de hauteur. A voir leur surface large e bombée, on leur croirait des dimensions encore plus considérables. A moitié hauteur, un passage règne le long des murs, porté par une corniche à modillons, soutenue elle-même par de larges arcades en ogive prenant naissance près du niveau du sol. La plupart des fenêtres sont réunies deux à deux sous chaque clef de formeret.

Les arcatures aveugles du transsept, les fenêtres de l'abside et la grande rose à 18 rayons du croisillon S. revêtent les formes et les ornements d'un style ogival assez avancé.

La cathédrale possède une magnifique collection de **vitraux** des XIIe et XIIIe s. Les plus anciens, ceux de la nef, donnés vers 1170 par le chanoine Hugues de Semblançay, représentent la *Vie de la Vierge*, le *Martyre de sainte Catherine*, la *Vie de saint Éloi*. Le vitrail qui se trouve au-dessus du banc d'œuvre, et qui figure le *Château St-Ange*, ne date que du XVIe s. Les verrières du chœur (XIIIe s.) sont consacrées aux *légendes de saint Julien*, de *saint Maurille*, de *saint Laurent* et de *saint Thomas Becket;* celles du transsept, aux visions de l'*Apocalypse* et au *Jugement dernier;* plusieurs portent le nom du vitrier Robin et le millésimede 1452. La grande rose du S. est occupée par un *Zodiaque*. Jean de Rély, évêque de 1491 à 1499, s'est fait représenter dans la fenêtre orientale du croisillon N.

Deux *chapelles* latérales s'ouvrent au bas de la nef ; celle de g., du XVe s., contient un *calvaire* par David (d'Angers), à qui l'on doit, en outre, une *Sainte Cécile*, placée dans le chœur ; l'autre, à dr., construite au XIIIe s. avec des voûtes domicales (les archéologues appellent *domicales* les voûtes angevines, parce que leur galbe les rapproche des dômes),



Cathédrale

remaniée et tronquée au xve, renferme les fonts baptismaux.

A g. de la porte O., une très belle *cuve* de vert antique, portée par deux lions en marbre blanc, est un don du roi René à Saint-Maurice, qui conserve aussi de magnifiques *tapisseries* du xive au xviiie s.; la principale, représentant l'*Apocalypse*, a plus de 100 mèt. de longueur et 4 mèt. 20 de hauteur.

Le *maître-autel* (1699), surmonté d'un baldaquin de 1757, et les *boiseries* du chœur, œuvre de Gautier que le père de David fut employé plus tard à compléter, contrastent d'une manière choquante avec le style de l'église. La lourde *chaire*, en bois sculpté, ornée de nombreux personnages bibliques ou allégoriques, sort de l'atelier de l'abbé Choyer.

L'*orgue*, qui datait du xvie s., a été reconstruit en 1870-1873 et enrichi de tous les perfectionnements de l'art moderne par M. Cavaillé-Coll. Cet orgue (3000 tuyaux) est un grand seize-pieds en montre, avec soubasse de 32 pieds à la pédale. Le buffet (fin du xviie s.), ayant 12 mèt. de largeur sur autant de longueur, a été restauré.

Le croisillon N., ou *chapelle des Évêques*, renferme la *tombe*, surmontée d'une statue en marbre blanc, *de Claude de Rueil*, évêque d'Angers de 1628 à 1649, et les débris de la tombe de l'évêque Jean Olivier.

Toute la dynastie des ducs de la maison royale d'Anjou-Sicile reposait dans l'abside. En 1783, le tombeau du roi René et d'Isabelle de Lorraine, le seul existant encore, fut transféré dans la nef pour faire place à des boiseries et à des stalles. Un pavage uniforme recouvre le caveau qui renferme encore les restes des princes d'Anjou. Une inscription tumulaire, placée en 1850 derrière le maître-autel, rappelle le nom des princes qui y sont inhumés.

Le **Palais épiscopal**, qui touche au croisillon N. de Saint-Maurice, et qui a été bâti sur l'emplacement qu'occupait avant 850 le château des comtes d'Anjou, renferme, au rez-de-chaussée, une longue galerie éclairée par des fenêtres en plein cintre et supportée par des colonnes à chapiteaux romans. Depuis 1850, cette galerie est convertie en chapelle. Un vaste *escalier*, construit par l'évêque François de Rohan, en 1510, conduit à la *salle synodale* romane (fin du xie s.), renfermant une ancienne piscine dont l'inscription en deux vers latins invite à la première place les clercs et les chevaliers et renvoie plus bas les roturiers. Cette salle, longue de 20 mèt. sur 10 mèt. de largeur, est, comme la galerie inférieure, un des rares monuments d'architecture civile antérieurs à l'ogive et légués presque intacts par le moyen âge. A l'étage supérieur est une ancienne cheminée ornée de créneaux et de mâchicoulis.

Tout un côté de la rue de l'Oisellerie, autrefois si pittoresque, a été rasé pour faire place à une immense annexe de l'évêché, bâtie dans le style des anciennes constructions, avec cordons de briques et fenêtres en plein cintre.

Saint-Serge, autrefois église abbatiale, s'élève vis-à-vis du nouveau Champ-de-Foire et de la gare de Laval, à côté des bâtiments du grand séminaire, qui se sont ajoutés à ceux de l'abbaye Saint-Serge. Sa triple nef est un assez bon ouvrage du xve s., avec arcades latérales surbaissées s'inscrivant sous des ogives, et passage intérieur sous les fenêtres supérieures. Mais le transsept et le chœur appartiennent au style Plantagenet le plus pur et le plus élégant. La souche du clocher central, aujourd'hui détruit, peut seule, avec quelques fragments des croisillons, remonter au xie s.; le reste porte tous les caractères de la fin du xiie s. ou du commencement du xiiie. Le transsept est terminé par deux roses en roue. Le chœur compte en lon-

gueur cinq travées, dont deux à cinq nefs, deux à trois nefs et la dernière sans collatéraux. Les bas-côtés extrêmes des deux premières travées se terminent par des absidioles élégamment voûtées à nervures. Les autres bas-côtés et le chevet se terminent carrément; on en remarquera les travées extrêmes, à nervures compliquées, mais toujours disposées suivant des méthodes locales. Les colonnes isolées qui servent de piliers sont d'une légèreté admirable, avec laquelle s'harmonisent le galbe gracieux des voûtes, la finesse des moulures et la longueur des fenêtres en plein cintre.

D'importants travaux de restauration, exécutés depuis 1853, ont fait découvrir la *tombe* de Jean Tillon, abbé de 1483 à 1501. Cette pierre, encastrée dans le mur de la chapelle du second collatéral S., porte une longue inscription, surmontée des armes de Tillon. On remarque aussi dans le chœur une charmante piscine du xvi[e] s.

Saint-Serge dépendait d'un monastère de Bénédictins, fondé au milieu du vii[e] s. Reconstruit vers 850, par le roi breton Nominoë, enrichi par de nombreuses donations, agrandi et rebâti par Geoffroy Martel, reconstruit de nouveau vers la fin du xvii[e] s., et augmenté de près de moitié depuis quelques années, ce monastère est devenu le *grand séminaire* (jolie chapelle moderne, de style roman), après avoir, pendant la Révolution, servi à divers usages. Il fut, notamment, occupé par le musée central, que saccagèrent les Vendéens. Installés dans le clocher voisin, ils en furent délogés par le canon, qui a rasé l'étage supérieur de cette tour.

Près de la rive dr. de la Maine, sur la rue qui fait suite au Grand-Pont, s'élève **la Trinité**, autrefois dépendance de l'abbaye du Ronceray. Comme à Saint-Serge et à Saint-Maurice, on lui a assigné des dates trop reculées; mais elle n'est pas antérieure à la seconde moitié du xii[e] s. Une restauration radicale en a fait un édifice presque entièrement neuf.

Deux belles portes romanes donnent accès dans la nef de la Trinité. Celle de l'O., en ogive, est située en dehors de l'axe de l'église, la partie g. de la façade étant cachée par des arcades et une tour qui formaient raccordement avec le Ronceray. La nef, sans collatéraux, comprend sept travées dont six sont voûtées deux à deux par un procédé fort singulier, sorte de compromis entre la voûte domicale de l'Anjou et la voûte sexpartite de l'Ile-de-France. Une autre particularité frappe dans cette église : les murs latéraux sont creusés, à l'intérieur, en forme de niches larges et peu profondes qui ne se manifestent à l'extérieur par aucune saillie. Chaque chapelle est éclairée par une petite fenêtre; les arcs générateurs de ces renfoncements sont en ogive et très ornés. A l'extrémité E. de la nef, deux piliers isolés marquent la largeur du clocher, sous lequel se trouve le chœur, terminé plus loin par une abside à nervures. Entre les piliers et les murs de la nef, deux passages obliques conduisent aux croisillons, que terminent aussi, à l'E., des absidioles, voûtées en demi-coupoles.

Le beau clocher de la Trinité n'est roman qu'à la partie inférieure. Le reste est l'œuvre de Jean de Lépine (xvi[e] s.), sauf le couronnement, qui est moderne.

On remarque à l'intérieur de l'église : un *escalier tournant*, en bois, de la Renaissance (au fond de la nef) ; le *buste* en marbre de M. Gruget, curé de la paroisse de 1784 à 1840; l'*autel* principal, orné de bas-reliefs en bois doré, du xvi[e] s. (l'*Annonciation*, la *Visitation* et l'*Assomption*) ; un beau *Christ* du sculpteur angevin Maindron. — S'adresser au sacristain ou à tout autre

employé de l'église pour visiter la crypte du Ronceray (*V.* ci-dessous).

Saint-Laud (place de ce nom) a été reconstruit dans le style roman poitevin, de 1872 à 1882. L'ancienne église possédait quatre morceaux du bois de la Vraie Croix, si vénérés que la croyance s'était répandue que quiconque se parjurait devant cette précieuse relique mourait dans l'année. Le roi Louis XI partageait cette croyance, et, suivant son historien Commines, les serments qu'il faisait devant la croix de Saint-Laud étaient les seuls qui dussent inspirer confiance. Un seul de ces fragments a été retrouvé après la Révolution; il est aujourd'hui réuni à un autre fragment de la Vraie Croix donné plus récemment à l'église, dans une croix en vermeil.

Saint-Joseph, dans le faubourg Bressigny, a été bâti dans le style angevin du XIIIe s., avec deux hautes tours. Cette jolie église est malheureusement *ornée* d'un affreux autel sculpté par l'abbé Choyer, et dont le style, du XIVe s., fait un contraste choquant avec celui de l'édifice. Dans le croisillon de g., Appert a peint la *Mort de saint Joseph*.

Sainte-Thérèse (rive dr., au-delà de la ligne des boulevards, près de la place Lyonnaise) a été bâtie de 1860 à 1862 par M. Tessier, du Mans, dans le style du XIIIe s., avec une belle flèche. L'intérieur a été peint et décoré avec une afféterie enfantine.

Notre-Dame ou *l'Oratoire*, rue Saint-Michel, date des XVIIe et XIXe s. Les fonds sont réunis (1886) pour une reconstruction qui doit reporter l'édifice sur l'emplacement des anciennes halles et transformer tout le quartier.

Saint-Jacques (rue du Faubourg-Saint-Jacques, rive dr.) a conservé, de l'édifice rebâti en 1123, une façade du XIIe s., restaurée en 1880.

En continuant de suivre la route de Nantes, prolongement du faubourg Saint-Jacques, on arrive à (2 kil.) la *chapelle de la Barre* (XVIIe s.), ancienne dépendance de l'abbaye de Saint-Nicolas. L'autel de cette chapelle est surmonté d'un groupe admirable, œuvre du sculpteur Biardeau (XVIIe s.).

L'église des Ursulines (près de la rue David, non loin du Mail), bâtie au XVIIe s., renferme un retable curieux.

La plupart des communautés religieuses établies à Angers ont, dans ces dernières années, fait reconstruire leurs chapelles sur de vastes proportions et dans les styles du XIIe et du XIIIe s. Nous citerons parmi ces congrégations : — les *Franciscains* (à l'extrémité du cloître Saint-Laud); — les *Pères de l'Adoration* (cloître Saint-Martin); — les *Jésuites* (butte du Pélican) : leur église a été bâtie sur les plans de leur confrère, le P. de Tournesac; — les *Dominicains*, rue Rabelais; — les *Augustines* (faubourg Bressigny); — les *Dames du Bon-Pasteur*, maison mère, dont les vastes constructions occupent en partie les dépendances de l'abbaye de Saint-Nicolas, etc., etc.

Mgr Angebault, évêque d'Angers († 1869), a fait bâtir, à quelques pas de la chapelle de l'Esvière, à l'O., un *palais d'été* (élégante *chapelle* ornée de vitraux). Pendant la belle saison, l'administration de l'évêché est transférée dans cette riante demeure, qui domine le cours de la Maine.

Le *temple protestant* (près du musée) était, dans l'origine, la chapelle du prieuré de Saint-Éloi, fondé au XIIe s. (il en reste quelques parties romanes avec de curieux chapiteaux), réuni plus tard au petit séminaire, puis transformé en caserne d'infanterie. Une salle qui en dépend est encore occupée par l'École de dessin, sur les bancs de laquelle David d'Angers a fait ses premiers essais. Les bâtiments attenants renferment aujourd'hui l'*Ecole régionale de dessin* et un amphithéâtre ouvert le soir à trois cours publics depuis la suppression de l'École supérieure des sciences

et des lettres. Une secte dissidente s'est élevé, en 1862, tout à côté, rue Toussaint, un *temple* charmant.

Parmi les églises d'Angers ruinées, enlevées au culte ou réunies à des établissements civils, plusieurs offrent aussi le plus haut intérêt.

La plus ancienne est le **Ronceray** (rive dr.), autrefois dépendance d'un monastère de religieuses. L'édifice actuel est attribué à Foulques Nerra, grand et habile bâtisseur d'églises et de donjons, qui la fit dédier en 1028. Le pape Calixte II célébra, en 1119, une seconde consécration, qui prouve que des remaniements considérables eurent lieu au commencement du XIIe s. L'église du Ronceray sert en partie de chapelle à l'École des Arts-et-Métiers (pour la visiter, s'adresser au concierge, rue du Godet, du côté du quai). Il n'en reste que neuf travées de nef, dont les parties inférieures sont en petit appareil et doivent remonter à la dédicace de 1028. A l'intérieur, les bas-côtés (celui du S. est muré) sont voûtés par une suite de berceaux perpendiculaires à l'axe. Une tour délabrée, à arcatures romanes, et quelques arrachements de colonnes et d'archivoltes relient le Ronceray à l'église de la Trinité (*V.* ci-dessus, page 9).

En 1527, une petite Vierge en bronze, trouvée dans la crypte, au milieu des ronces, fit donner à cette église et au monastère le nom de *Ronceray*. On pénètre par l'église de la Trinité dans la crypte, qui date de Foulques Nerra.

De l'ancienne **abbaye de Saint-Aubin**, fondée par le roi Childebert, consacrée une première fois en 534, il reste les bâtiments qui sont occupés par la préfecture, avec quelques débris du cloître (*V.* ci-dessous), et une **tour** découronnée, qui se dresse sur le bord de la rue des Lices. Cette tour, du milieu du XIIe s., se rattache par sa forme à un type particulier de clochers, que caractérise l'étage octogonal bâti, avec quatre clochetons, au-dessous de la flèche, percé d'une seule fenêtre en ogive sur chaque face, établi lui-même sur un étage carré à huit ouvertures toujours en ogive. Dans plusieurs grandes abbayes, — à Saint-Aubin même, à Saint-Florent, à Marmoutier, à la Trinité de Vendôme, — ces gros clochers n'étaient pas immédiatement liés aux églises : ils représentaient, sans doute, la juridiction temporelle des monastères.

Saint-Martin, ruine qui dépend de l'administration des tabacs (rue Haute-Saint-Martin, en face de la place du même nom), a été bâti, dit-on, au IXe s., par l'impératrice Hermengarde, première femme de Louis le Débonnaire. Une reconstruction eut lieu, en 1020, par les soins de Foulques Nerra et de la comtesse Hildegarde : c'est évidemment à cette époque, et non à l'époque carlovingienne, que l'on doit rattacher le transsept, sa tour centrale et les quatre arcades, seuls restes de la nef, qui donnaient accès dans le bas-côté S. La coupole, sans pendentifs ni nervures (elles sont indiquées par des traits de peinture), qui s'arrondit sous le clocher, n'est que du XIIe s., selon Félix de Verneilh. Le chœur, composé de deux belles travées carrées, sans bas-côtés, terminées par une abside, a une grande analogie de style avec la cathédrale. Cette partie ne peut remonter au-delà de la fin du XIIe s. On y remarque, incrustés dans la voûte, des vases en terre cuite, de forme ovoïde.

Toussaint, une des plus belles ruines de l'Anjou, et dont l'aspect est saisissant (on l'entrevoit à travers une jolie grille, récemment posée, en avant du porche, rue Toussaint, 16; se faire accompagner par le gardien des musées, au Logis Barrault), a été bâtie au XIIIe s., dans les styles angevin et normand, pour une abbaye de chanoines réguliers fondée en 1115. La nef et le chœur, séparés par un transsept, n'ont point

de bas-côtés ; le chevet se termine carrément ; il a été reconstruit, ainsi que sa belle rose, au XVIII[e] s., dans le style primitif.

Dans une rue voisine de l'église Saint-Laud, s'élève la *chapelle de l'Esvière*, des XI[e] et XV[e] s. L'Esvière était un prieuré dépendant de l'abbaye de la Trinité de Vendôme et dans lequel fut inhumé Foulques le Réchin. La chapelle, acquise en 1873 par la Congrégation des Sœurs Auxiliatrices, appelées vulgairement les Dames Rouges à cause de leur costume étrange, fait partie du pensionnat dit *Notre-Dame des Anges*. Elle a été restaurée, au grand détriment des peintures qui décoraient la voûte. Tout le voisinage abonde en débris romains : cet emplacement fut d'abord occupé par des bains (*aquaria*), appelés pendant tout le moyen âge les *Belles-Poitrines*.

Dans le jardin botanique s'élève encore, sur la terrasse des Magnolias, l'humble *église de Saint-Samson*, qui fut donnée, au XI[e] s., à l'abbaye de Saint-Serge. Le portail est roman, le reste des XV[e] et XVIII[e] s.

Dans une maison de la rue du Château (la 2[e] à dr., en venant du château) sont englobés les restes (abside romane, nef des XII[e] et XVII[e] s.) de l'*église Saint-Evroul*.

Édifices civils. — Statues. — Ponts.

Le **Château**, bâti par saint Louis, à l'époque où s'éleva la troisième enceinte de la ville, occupe un emplacement cédé en 850 par l'évêque Dodon au comte d'Angers, en échange de son château attenant à la cathédrale. Yolande d'Aragon fit bâtir la chapelle que l'on voit dans la cour d'entrée, et qui, divisée dans sa hauteur par un plancher établi en 1813 pour recevoir des prisonniers anglais, contient aujourd'hui une *salle d'armes*.

En 1585, le château d'Angers ayant été enlevé par un coup de main hardi, Henri III, dès qu'il l'eut repris, en ordonna la démolition, « depuis la porte Toussaint jusqu'au port Ligny ». Sauf la tour du N., qui fut épargnée, sans doute à cause du moulin à vent qui la surmontait, toutes furent à peu près rasées jusqu'à la courtine (1589). Heureusement, d'autres événements survinrent, et l'œuvre de destruction s'arrêta quand la muraille allait être entamée. Alors le vaillant capitaine Pierre de Donadieu, sieur de Puichéric, dont la statue en marbre blanc se trouve au musée, profita des matériaux provenant de la démolition des tours pour faire élargir les plates-formes et mettre le château à peu près dans l'état où on le voit aujourd'hui. Seulement, le grand bastion est tombé, au grand regret de plus d'un antiquaire, pour faire place au boulevard actuel.

Le château sert de poudrière. Du reste, l'intérieur n'offre de curieux que les restes des constructions primitives formant façade vers le N.-O., la chapelle primitive des comtes, aujourd'hui devenue inabordable par suite de l'exhaussement du sol, et une *chapelle* du XV[e] s. ; mais, sans entrer dans le château, on découvre, de l'esplanade, dite du *Bout-du-Monde*, une vue intéressante sur la ville tout entière et les campagnes environnantes.

Entre la place du Château et la place de l'Académie s'élève, faisant face au boulevard des Lices, la **statue du roi René**, œuvre de David d'Angers. Donnée à la ville par M. le comte de Quatrebarbes, elle a été inaugurée le 2 juin 1853. Cette statue de bronze repose sur un piédestal composé de trois socles ; le second, le plus important, est décoré de 12 statuettes en bronze, également de David, qui représentent :

En face du boulevard des Lices : — *Dumnacus*, défenseur des Andes, 51 ans av. J.-C. ; — *Roland I[er]*, comte d'Anjou ; Roncevaux, 778 ; — *Robert le Fort*, vainqueur des Normands ; Brissarthe, IX[e] s.

Du côté du château : — *Foulques Nerra*

né au xe s., mort en 1040; — *Foulques V*, roi de Jérusalem, 1142; — XIIe s., *Henri II, Plantagenet;* hospices d'Angers, 1189.

En face du boulevard du Château : — *Philippe Auguste* réunit l'Anjou à la couronne, 1205; — 1220, *Charles d'Anjou*, roi de Sicile, 1285; — 1339, *Louis Ier*, duc d'Anjou, 1384.

Du côté de l'Académie : — 1420, *Isabelle de Lorraine*, première femme de René, 1453; — 1453, *Jeanne de Laval*, deuxième femme de René, 1498; — 1425, *Marguerite d'Anjou*, reine d'Angleterre.

Le troisième socle porte : — du côté du boulevard des Lices, les armes du roi René et cette inscription : *Au roi René;* — du côté du château, la *liste des comtes ingelgériens;* — du côté du boulevard du Château, la *liste des comtes d'Anjou-Sicile;* — du côté de l'Académie, la *liste des ducs héréditaires d'Anjou.*

La *place de l'Académie*, qui précède la place Saint-Laud, doit son nom à la caserne que l'on y remarque, et qui fut autrefois une académie d'équitation. Cette académie, fondée au XVIIe s., a compté parmi ses élèves ou pensionnaires Buffon, Pitt et Wellington.

Sur la *place de Lorraine*, près du Mail, s'élève la statue en bronze de *David d'Angers*, œuvre de Louis Noël; le modèle de cette statue a été déposé au musée (*V.* ci-dessous), ainsi que les maquettes soumises par les concurrents au choix du jury.

La Préfecture, située entre le boulevard des Lices et le Mail de la Préfecture, ou Petit-Mail, occupe les bâtiments du monastère de Saint-Aubin, reconstruits au XVIIe s.

Dans la cour de la Préfecture, sous la galerie située du côté de l'escalier des bureaux, galerie ornée qui conduisait les moines à la salle du chapitre, aujourd'hui dépôt des archives, des maçons, faisant des réparations, firent découvrir, en 1836, la magnifique série d'**arcades** romanes que l'on voit aujourd'hui, décorée de colonnettes, de festons et de sculptures étranges. Parmi ces sculptures on reconnaît *Samson*, *Lazare*, *David* et *Goliath*, les *Innocents*, les *Mages*, le fameux chapiteau de la *Sirène* tenant les ciseaux et le poisson, qui se retrouve dans l'église de Cunault, etc. Une porte à voussures chargées d'anges et de guerriers, et encore tout enluminées, existe dans la salle à l'angle extrême du rez-de-chaussée.

La façade de la Préfecture qui donne sur la cour d'entrée a été ajoutée vers 1850. La salle de réception qui occupe le premier étage, ornée avec luxe, contient les armoiries des principales villes de l'Anjou et un tableau allégorique représentant le *Département de Maine-et-Loire*, par Dauban. La grille qui précède la cour d'honneur est l'ancienne grille du chœur de l'abbaye de Fontevrault. Vis-à-vis, sur le Mail, restent encastrées dans les habitations des colonnes de l'ancienne église paroissiale Saint-Michel-la-Palud, qui accostait transversalement l'église des moines. Le jardin de l'hôtel est en partie ouvert au public le dimanche et le jeudi.

L'Hôtel de Ville, sur le boulevard de la Mairie (place du Champ-de-Mars), est l'ancien *collège d'Anjou*, élevé en 1691 par les Pères de l'Oratoire, auxquels l'Université en avait confié, en 1624, la direction.

Le *Palais de Justice* a été reconstruit (1871-1883) à l'extrémité du Champ de Mars; il renferme le tribunal de commerce. — Les bâtiments délaissés de l'ancien tribunal de commerce (place des Halles et rue Saint-Michel) n'offrent d'intéressant qu'une porte latérale de style Louis XIII.

Les *anciennes halles* (place de ce nom), spécimen curieux de la charpenterie du XVIe s., servent aujourd'hui de marché aux grains.

Le Théâtre (place du Ralliement), incendié au mois de novembre 1865, a été reconstruit sous la direction de l'architecte Magne, et inauguré le 11 novembre 1871. Les peintures de

la voûte, très remarquables, sont de Lenepveu, celles du foyer, de Dauban. — Sur le quai Royal, un *cirque-théâtre* a été construit, en 1865. L'*Association artistique* y donne, chaque dimanche pendant l'hiver, des concerts très applaudis.

Les **ponts** d'Angers sont au nombre de trois. A la partie la plus élevée de la ville, un pont du système Polonceau, c'est-à-dire analogue au pont des Saint-Pères, à Paris, le *pont de la Haute-Chaîne*, jeté de la g. du port Ayrault à la dr. de la tour Guillou, relie le boulevard Ayrault à celui de l'Hôpital. Plus bas, quand on a dépassé, la rue de la Poissonnerie, on trouve le *Grand-Pont*, construit, dit-on, par Foulques Nerra, bordé encore, en 1800, d'un double rang de maisons bâties sur pilotis, et presque refait de nos jours. Enfin, au-dessous du château, le *pont de la Basse-Chaîne* met en communication le boulevard du Château (rive g.) et le boulevard de Nantes (rive dr.). Ce pont de pierre a remplacé le pont suspendu de sinistre mémoire (*V.* p. 5).

Établissements d'instruction publique.

Angers a possédé, jusqu'à la Révolution, une célèbre *Université*, régulièrement constituée au XIVe s., et qui a compté parmi ses professeurs Liberge, de Roye, Barclay, Pocquet de Livonnière, etc.

L'*École secondaire de médecine*, créée en 1809, a compté parmi ses élèves Béclard, l'auteur des *Éléments d'anatomie générale* (1785-1825), Chevreul (1754-1845), Billard (1800-1832), Ollivier (1796-1845), Bérard, Mirault (1725-1814), Garnier (1759-1843), etc.

En 1875, Mgr Freppel a fondé une *Université catholique* (droit, lettres, sciences), occupant un vaste terrain détaché des pépinières d'André Leroy, dont les plantations ont été en partie conservées comme jardin d'étude. Les bâtiments, très vastes, s'élèvent dans l'angle formé par les rues Volney et Rabelais (routes des Pont-de-Cé et de Saumur).

Le *lycée* (faubourg Bressigny) a été reconstruit et agrandi de 1880 à 1883 et augmenté d'un *petit lycée*.

L'École des Arts-et-Métiers (300 élèves, transférée de Beaupréau à Angers en 1815, est installée dans les bâtiments de l'abbaye du Ronceray, reconstruits sous Louis XIV, agrandis depuis 1815 (*V.* p. 11 pour l'église). L'Ecole cite parmi ses élèves le sculpteur Maindron.

L'*École primaire supérieure* occupe la maison Godeline, rue Plantagenet prolongée.

Musées. — Collections.

La bibliothèque et les musées sont réunis dans le **Logis Barrault** (rue du Musée, derrière la tour Saint-Aubin). Ce bâtiment fut construit par Olivier Barrault, trésorier de Bretagne, nommé trois fois maire d'Angers, en 1497, 1504 et 1505. Quelques-unes des fenêtres portent déjà des encadrements de la Renaissance. L'escalier, renfermé dans une tourelle que décore une saillie angulaire et sculptée en encorbellement, a sa spirale terminée par un de ces *palmiers* à nervures et à écussons dont le château de Baugé, antérieur de peu d'années, offre un beau modèle. Près de la partie la plus élevée, s'ouvre une salle contenant une cheminée décorée de six compartiments en ogives flamboyantes. Une élégante galerie orne la cour et achève de donner à l'édifice un caractère tout particulier. Le Logis Barrault fut occupé par des Carmélites vers 1628; en 1695, il devint le grand séminaire; en octobre 1797, il s'ouvrit à l'École centrale, installée d'abord dans l'ancien collège de l'Oratoire. Il a été restauré en 1854.

La **Bibliothèque** est ouverte au public les mardi, mercredi, jeudi,

vendredi et samedi de chaque semaine, de 10 h. à 4 h., et le dimanche de midi à 4 h. Inaugurée le 31 mai 1798, à l'évêché, et formée en grande partie avec les dépouilles des monastères de l'Anjou, elle compte plus de 40 000 vol., parmi lesquels une rare collection de livres sur les langues de l'Asie, don de Théodore Pavie, et les livres et portefeuilles du botaniste Guépin. Parmi les manuscrits, on remarque : 1° le manuscrit autographe des *Méditations* de Lamartine; 2° le manuscrit d'une partie de *Paul et Virginie;* 3° le manuscrit des *Fables* de Viennet; 4° les *minutes* de nombreuses pièces de théâtre avec annotations et corrections autographes des auteurs, provenant du cabinet de F. Grille, ancien directeur des lettres et des arts au Ministère de l'intérieur. Depuis 1849, cette bibliothèque a été installée dans une belle et vaste salle, devenue déjà trop petite pour ses collections. Des fenêtres de cette salle on aperçoit le *Jardin fruitier*, créé par la Société d'agriculture.

Le **Musée** comprend : 1° Les galeries de peinture et de sculpture ; 2° le musée David; 3° le cabinet Turpin de Crissé.

Le musée d'Angers est ouvert tous les jours pour les étrangers, et pour le public le dimanche et le jeudi de chaque semaine, de midi à 4 h. Les tableaux sont exposés dans de belles salles au deuxième étage, éclairées par le haut, et dans l'escalier qui monte à ces salles

1° Galeries de peinture et de sculpture.

L'École centrale d'Angers ayant été créée le 21 mars 1796, les administrateurs du département eurent la pensée de rattacher à cette école tout ce qui pouvait avoir trait aux sciences, aux lettres et aux beaux-arts. La Réveillère-Lépeaux, député de l'Anjou, membre du Directoire, fit accorder, en 1797, un certain nombre de tableaux à la ville d'Angers. Deux ans plus tard, le musée naissant comprenait 197 tableaux de la collection du marquis Eveillard de Livois, mort en 1790, à Angers ; mais plusieurs de ces tableaux durent plus tard être restitués aux héritiers. En possession d'une galerie de peinture à laquelle s'ajoutèrent promptement quelques marbres et de nombreux moulages, la municipalité d'Angers s'efforça d'accroître ce premier fonds. Mais le nombre des dons particuliers dépasse de beaucoup celui des acquisitions faites par la ville. Parmi les donateurs, il faut citer Jean Robin, le peintre Guillaume Bodinier et M. Jules-Eugène Lenepveu, membre de l'Institut.

Nous empruntons les détails qui précèdent à la monographie du musée d'Angers, rédigée, pour la publication de l'*Inventaire des richesses d'art de la France*, par M. Henry Jouin, lauréat de l'Institut, qui est également l'auteur du dernier catalogue.

École française. — 1. *Aligny*. Vue de l'île de Caprée. — 4. *Bachelier*. Un canard pendu à un clou. — 17. *Boucher (Fr.)*. La Réunion des Arts. Ce tableau, haut et large de 3 mèt. 20, passe pour l'un des meilleurs de ce maître; malheureusement le gris y domine. Une autre toile de Boucher a été léguée au musée en 1883. — 25. *Mme le Brun*. L'Innocence se réfugiant dans les bras de la Justice ; pastel. — 27, 28. *Casanova*. Attaque d'un fort. Un convoi harcelé par des hussards. — 31-33. *Chardin*. Portrait (pastel). Fruits. — 37. *Corneille (Michel)*. La Vierge, Jésus et saint Jean-Baptiste. — 38, 39. *Coypel (Antoine)*. Vénus invitant Vulcain à forger les armes d'Énée ; esquisse. L'Olympe ; esquisse pour le plafond de la salle des gardes du Palais-Royal. — 41. *Coypel (Noël)*. Zéphyre et Flore. — 47, 48. *Desportes (François)*. Chasse au renard. Animaux, fleurs et fruits. — 50. *Devéria (Eugène)*. Mort de Jeanne d'Arc. — 56. *Flandrin (Hippolyte)*. Saint Clair guérissant les aveugles. — 65, 66. *Gérard (François)*. Joseph reconnu par ses frères, un des premiers ouvrages de Gérard, qui remporta le second prix de peinture en 1782. Portrait de La Réveillère-Lépeaux ; les fleurs sont de *Van Spaendonck*, ami commun de La Réveillère et de Gérard. — 73. *Girodet-Trioson*. Mort de Tatius. Ce tableau a remporté le second prix de peinture en 1788. — 74. *Greuze*. Mme de Porcin ; un de ses plus charmants ouvrages. — 91, 92. *Lagrenée*. Mort de la femme de Darius. Mercure confie Bacchus aux nymphes de l'île de Naxos. — 96, 97. *Lancret*,

Noces de village. Danse champêtre. — 110. *Lehmann*. Jérémie dictant ses prophéties. — 117-120. *Loo* (*Carle Van*). Saint Augustin en extase. Sainte Clotilde. Énée et Anchise. Saint André embrassant sa croix. — 121. *Loo* (*J.-B. Van*). Renaud et Armide. — 130. *Mauzaisse*. L'Arabe pleurant son coursier. — 135. *Mignard*. La Vierge, Jésus et saint Jean ; ce tableau, peint en Italie, est plus exempt de *mignardise* que beaucoup d'autres toiles de ce maître. — 137. *Lemoine*. Laban et Rachel. — 143. *Pater* (*J.-B.*). Les Baigneuses. Il a été offert, dit-on, 25 000 fr. de ce tableau à la ville d'Angers. — 163. *Restout* (*Jean*). Le Bon Samaritain. — 154. *Robert* (*Hubert*). La Fontaine de Minerve, à Rome. — 172. *Vernet* (*Claude-Joseph*). Marine. — 175. *Vien*. Retour de Priam avec le corps d'Hector. — 182. *Watteau*. Fête de campagne.

Écoles italiennes. — 319. *Le Guerchin* (?). Le Temps amenant la Vérité. — 322. *Giunta Pisano*, XIIIe s. La Vierge (bois). — 324. *Maratta* (*Carlo*). La Vierge adorant Jésus. — 340. *Le Dominiquin* (?). Saint Charles ; belle étude.

Écoles flamande, hollandaise et allemande. — 353. *Rottenhammer*. Le Banquet des dieux. — 359-361. *Philippe de Champaigne*. Jésus parmi les Docteurs. Les Disciples d'Emmaüs. Petit portrait, de forme ovale, représentant un homme en grande perruque et en rabat. — 367, 368. *Jordaëns*. Saint Sébastien ; esquisse. Portrait de François Flamand, sculpteur. — 370. *Neefs* (*Peter*). Intérieur d'église gothique. — 371. *Rubens*. Silène ivre ; esquisse. — 374, 375. *Snyders*. Un Chien écrasé ; très belle peinture. Vue de Flandre. — 376, 377. *Téniers, le Jeune*. Le Tête-à-tête. La Mère difficile à persuader. — 380. *Van Thulden*. L'Assomption. — 396. *Poëlenburg*. Les Baigneuses. — 400. *Ruysdaël*. Paysage, très éclatant de couleur.

École espagnole. — 344. *Murillo* (?). Portrait de jeune homme. — 347. *Ribera* (?). Beau portrait de vieillard.

Legs Robin. — 272. *Raphaël*. Sainte Famille. Ce tableau, restauré à la suite d'un accident, est la répétition, avec une légère variante, de la Sainte Famille du musée de Madrid. — 278. *Van der Weyden*. Le Calvaire. — 279. *Berghem* (*Nicolas*). Ruines. — 281. *Velasquez*. Fruits.

Collection Bodinier. — Cette collection comprend les œuvres (tableaux et dessins) du peintre *Bodinier*, léguées par sa veuve. Les salles, ouvertes le 30 novembre 1876, contiennent : l'Angelus ; la Demande en mariage ; 2 portraits de femme un beau tableau de *Montessuy* ; une vue de Paris par *Darcy*, premier mari de Mme Bodinier, etc.

Collection Lenepveu. — La collection *Lenepveu* ne comporte pas moins de 20 tableaux ou cartons signés de l'éminent peintre d'histoire, membre de l'Institut. Au nombre de ces œuvres, citons l'esquisse peinte du plafond de l'Opéra (267), celle du plafond du théâtre d'Angers (268) et le Martyre de saint Saturnin (253).

Sculptures. — 1-25. Moulages de sculptures antiques. — 48. *Chapu*. La Jeunesse (plâtre). — 48 *bis*. *Cortot*. Narcisse (marbre). — 51. *Falconet*. Camille Falconet, médecin (marbre blanc). — 54. *Houdon*. Voltaire ; buste en marbre. — 73. *Maindron*. Thésée vainqueur du Minotaure (plâtre). — 99. *Canova*. Buste du général Bonaparte (marbre blanc). — Bustes en marbre de La Réveillère, de Bailly (maire de Paris), d'Alfred de Musset, etc. ; moulages du tombeau de Lamoricière (*V.* p. 218), du monument d'Henri Regnault, etc.

2° **Musée David.**

Inauguré le 17 novembre 1839, le musée David remonte, en fait, bien au-delà de cette date, car, dès le 8 octobre 1811, David d'Angers, qui venait de remporter le prix de Rome, offrit à sa ville natale trois de ses œuvres couronnées : *Othryades mourant*, *la Douleur* et la *Mort d'Épaminondas*. Depuis cette date jusqu'à sa mort, l'artiste ne cessa d'offrir à ses compatriotes un exemplaire de ses ouvrages, souvent le modèle original, quelquefois une terre cuite, rarement une simple réplique ou un moulage. Les envois du sculpteur formèrent promptement une importante collection. En 1838, ses concitoyens songèrent à s'acquitter envers lui de ce qu'ils appelaient « la dette de la cité ». Rapprochement curieux, c'est dans les mêmes salles du Logis Barrault, aménagées pour recevoir ses ouvrages, que David enfant, suivant les cours de l'École centrale, avait reçu les premiers principes du dessin.

On sait que le grand artiste, mort en 1856, avait reçu de sa ville natale, en 1809, une subvention de 500 fr. qui lui fut continuée jusqu'à la fin de ses études ; il avait obtenu cette année-là une médaille à l'Ecole des beaux-arts ; il avait alors 21 ans. Deux ans après, le vaillant artiste, dont toute la jeunesse avait été une lutte opiniâtre et courageuse contre les difficultés de la vie, remportait le grand prix de Rome.

Le musée David renferme six ouvrages couronnés ou envoyés de Rome de 1811 à 1815, 21 statues, 50 bas-reliefs, 98 bustes, 16 statuettes, 21 médaillons de proportions colossales, 469 médaillons et 65 dessins. Divers ouvrages de Pajou, Chaudet, Delaistre, Houdon, David père (le sculpteur sur bois), le peintre Louis David, Roland, Delusse, etc., également offerts par le maître angevin, complètent ce musée d'artiste, qui n'a de comparable que le musée Thorvaldsen de Copenhague.

Originaux. — 1. *Otryades blessé à mort, écrivant sur un bouclier des vaincus.* Deuxième prix de sculpture, décerné par la classe des beaux-arts de l'Institut de France, le 6 octobre 1810. — 2. *Tête d'expression représentant la Douleur.* Prix décerné par la classe des beaux-arts de l'Institut de France. — 3. *Mort d'Épaminondas* (bas-relief). Premier grand prix décerné à David, en 1811. — 4. *Tête d'Ulysse* (marbre blanc). Cette tête, faite à Rome, est le premier ouvrage en marbre qui soit sorti de la main de l'artiste. — 5. *Jeune Berger* (statue en marbre blanc). — 6. *Néréide apportant le casque d'Achille.* Bas-relief en plâtre. — 7. *Condé* (statue en pied, modèle en plâtre). Cette figure est l'une des douze qui avaient été élevées sur le pont Louis XVI (aujourd'hui pont de la Concorde), et qui ont été transportées au palais de Versailles. — 82. *Ennius Visconti;* buste. — 92. *Lacépède;* buste placé dans la galerie d'histoire naturelle. — 94. *René d'Anjou.* — 95. *Fénelon;* buste en bronze. — 96. *Béclard.* — 117. *La Réveillère-Lépeaux;* buste en bronze. — 118. *Louis Proust.* — 123. Dr *Billard*, — 128. *Pierre Corneille.*

MOULAGES ET MODÈLES.

Statues. — 8. Le *Roi René.* — 9. *Fénelon* (statue à demi couchée). — 10. *Général Foy.* — 11. *Jeune Grecque au tombeau de Marco Botzaris.* — 12. *Gouvion-Saint-Cyr.* — 14. *Talma.* La figure en marbre, de grande proportion, est au Théâtre-Français. — 15. L'*Enfant à la grappe.* — 16. *Philopœmen* (musée du Louvre). — 17. *Cuvier.* — 18. *Armand Carrel.* — 19. *Ambroise Paré* (à Laval). — 20. *Joseph Barra*, jeune tambour tué dans les premières guerres de la Vendée. Il meurt en pressant sur son cœur la cocarde tricolore. — 21. *Gutenberg.* — 22. *Bichat*, groupe en pied. Le moment choisi est celui où le célèbre anatomiste travaille à son ouvrage intitulé : *Recherches sur la vie et la mort.* — 23. *Cardinal de Cheverus* (à Mayenne). — 24. *Jean Bart* (à Dunkerque). — 25. *Baron Larrey.* — 26. *Général Gobert.* — 27. *Bernardin de Saint-Pierre.* — 28. *Bichat* (à l'École de médecine de Paris). — Monument de *Bonchamps* (à Saint-Florent-le-Vieil).

Bas-reliefs. — 31. *La Justice protégeant l'Innocence.* — 32. La *Religion.* — 33-35. Monument de *Fénelon*, à Cambrai — 36. Le *Comte Frotté et ses compagnons.* — 37-41. Bas-reliefs pour le monument du *général Foy*, au Père-Lachaise. — 42. *Retour du duc d'Angoulême*, après la guerre d'Espagne (Arc du Carrousel). — 44-46. Bas-reliefs de l'arc de triomphe de Marseille. — 47. *La France et l'Allemagne unies par la Liberté.* — 48, 49. Le *Commerce.* La *Navigation.* — 50. *Fronton du Panthéon*, petite esquisse en terre cuite. — 51. Modèle du même ouvrage, au tiers d'exécution. — 52-55. *Bienfaits de l'imprimerie* pour les quatre parties du monde. — 56. *Distribution de prix.* — 57-60. Bas-reliefs du monument de *Mgr de Cheverus*, à Mayenne. — 61-64. *Œdipe-Roi. Le Cid. Les Nuées. Tartuffe* (théâtre de Béziers). — 65-68. Monument du *baron Larrey*, dans la cour du Val-de-Grâce. — 69-72. Monument du *général Gobert*, au Père-Lachaise. — 73-75. Monument du *pape Gerbert*, à Aurillac. — 76-78. Monument du *général Drouot*, à Nancy

Bustes. — 80. *Lethière.* — 81. *Moncey* — 83. *Ambroise Paré.* — 84. *François Ier.* — 85. *Volney.* — 86. *Camille Jordan.* — 87. *Louis XVI.* — 88. *Bodin*, historien de l'Anjou. — 89. *Mme Urbain Chartier.* — 90. *Baron Desgenettes.* — 91. *Mlle Robinson.* — 94. *Mlle Mars.* — 97. *Casimir Delavigne.* — 99. *Fenimore Cooper.* — 100. *Raoul-Rochette*, archéologue. — 101. *Suchet.* — 102. *Jérémie Bentham.* — 103. *Abbé Grégoire*, conventionnel. — 105. *Washington.* — 106. *Lamartine.* — 107. *Chateaubriand.* — 108. *Béranger.* — 109. *Caumartin.* — 111. *Dumont de Genève*, publiciste. — 112. *Lady Morgan.* — 113. *Rossini.* — 114. *Siéyès.* — 115. *Lefebvre*, duc de Dantzig. — 116. *Gœthe.* — 119. *Annibal enfant.* — 120. *Racine.* Tête de sa statue, à la Ferté-Milon. — 121. *Racine.* — 122. *Boulay de la Meurthe*, ministre. — 124. *Cuvier.* — 125. *Bellart.* — 126. *Charles Nodier.* —

127. *Paganini*, violoniste. — 128. *Pierre Corneille.* — 130. *Gouvion-Saint-Cyr.* — 131. *Merlin de Douai*, jurisconsulte. — 132. *Parent-Real*, homme d'État. — 133. *Rauch*, statuaire allemand. — 134. *Tieck*, littérateur allemand. — 135. *Hulin*, lieutenant général. — 136. *Mickiewicz*, poète polonais. — 137. *Percy*, chirurgien. — 138. *Maître Adam*, poète de Nevers (XVII[e] s.). — 139. *Carus*, médecin et peintre allemand. — 140. *Hahnemann*, fondateur de la médecine homœopathique. — 141. *Abbé Horeau.* — 142. *Jollivet*, publiciste. — 143. *Amélia Opie*, femme de lettres anglaise. — 144. *Berzelius.* — 145. *Destutt de Tracy.* — 146. *Ludwig Bœrne*, publiciste allemand. — 147, 148. *Gérard.* — 149. *Victor Hugo.* — 150. *Jussieu.* — 151. *Arago.* — 152. *Langlois.* — 153. *Portal*, médecin. — 154. *Riquet.* — 155. *Armand Carrel.* — 158. *Lamennais.* — 157. *André Chénier.* — 158. *Lakanal.* — 159. *Lechevalier*, littérateur. — 160. *Boncenne.* — 161. *Daunou.* — 162. *Grouchy.* — 163. *Travot.* — 164. *Turpin.* — 165. *Victor Hugo* (avec couronne). — 166. *Vanière*, poète latin. — 167. *Humboldt.* — 168. *Marie-Joseph Chénier.* — 169. *Balzac.* — 170. *Couthon.* — 171. *Fresnel.* — 172. *Général d'Andigné.* — 173. *Charles Nodier.* — 174. *Ollivier d'Angers.* — 175. *Kanaris*, ministre grec.

STATUETTES. — 176. *Racine.* — 177. *Tieck.* — 178. *Talma.* — 179. La *Liberté.* — 180-191. Figures du piédestal du monument de René d'Anjou (*V.* p. 12).

Le musée David contient, en outre, dans ses annexes, des œuvres de différents artistes, parmi lesquels nous citerons :

744. *Louis Noël.* Modèle de la statue de David d'Angers (1878). — 748. *David d'Angers*, fils. Portrait de son père (médaillon en plâtre). — 751. *Delusse*, maître de David. Intérieur de la famille de David d'Angers (dessin original). — 752. *Ingres.* David d'Angers (lithographie). — 754. Exemplaire unique de l'ouvrage de M. Jouin intitulé : *David d'Angers, sa vie, son œuvre, ses écrits et ses contemporains*, placé dans un meuble élégamment sculpté que surmonte un fronton avec l'inscription : « *A Angers, ma ville natale, je dédie l'histoire de Pierre-Jean David d'Angers.* » — 755. *Chaudet.* Bonaparte. — 756. *David*, père. L'autel de la patrie, placé dans le temple décadaire (bois sculpté). — 760-762. *Houdon.* Dumouriez Mirabeau. Franklin. — 763. *Pajou.* Le Jugement de Salomon (bas-relief en cire). — 764. *Roland*, un des maîtres de David. Étude de vieillard (terre cuite). — 767. Apothéose d'Auguste, épreuve du précieux camée de la Sainte-Chapelle — 778, 779. *L. David.* Étude de draperies pour le tableau des Horaces. — 780. *Devéria.* Portrait (dessin original). — 784. *Greuze.* Tête de jeune fille (dessin original). — 786. *Lepautre.* Énée et Anchise (dessin original).

3° Cabinet Turpin de Crissé.

Lancelot-Théodore, comte Turpin de Crissé, peintre et collectionneur, membre de l'Institut, mort le 15 mai 1859, a légué son cabinet au musée d'Angers. Ce cabinet, ouvert au public en novembre 1862, renferme des antiquités égyptiennes, grecques et romaines, bronzes antiques, vases grecs, verreries, émaux, faïences, pierres gravées, bijoux, médailles, sculptures du moyen âge, de la Renaissance, des temps modernes, gravures anciennes, dessins, peintures, au nombre desquels, pour ne citer qu'une œuvre, figure la *Francesca di Rimini* d'Ingres. Un livret spécial est en préparation.

Le Logis Barrault renferme aussi le **Muséum d'histoire naturelle.** Les étrangers trouveront dans ce muséum : une collection des roches et espèces minérales propres au départ. de Maine-et-Loire ; une collection des coquilles terrestres et fluviatiles de ce département, ainsi que des diverses espèces d'animaux ; des œufs très variés, des oiseaux conservés par M. Deloche, etc.

Les **Archives départementales** occupent la sacristie (boiseries admirables) et la salle capitulaire de l'abbaye de Saint-Aubin, c'est-à-dire tout un côté du rez-de-chaussée de l'hôtel de la Préfecture. Ces archives sont riches en documents révolutionnaires détruits à Nantes, à Poitiers, à Rennes, dans toute la Vendée, et ici recueillis par masses.

Le **Musée archéologique** occupe la grande salle de l'hôpital Saint-Jean. On y voit : un *autel romain* du IIIe s., un *bahut* du château de Landifer (XVI s.), une *urne* en porphyre, ornée de deux masques de Jupiter, léguée jadis à la cathédrale par le roi René comme une des urnes des noces de Cana ; la statue de dame Huet de Chenaye (XVe s.), dame d'honneur de Marie d'Anjou, femme de Charles VII ; la statue en marbre blanc, à genoux devant un prie-Dieu, de Donadieu, sieur de Puychéric ; *Ménage*, par Lange, buste en marbre blanc ; les *tombeaux romains* découverts à la gare ; une partie des objets provenant des fouilles de la place du Ralliement, notamment l'épitaphe de l'abbé Ato, une magnifique mosaïque du Ier ou du IIe s. (5 mèt. 43 de côté). Il est fâcheux qu'à ces souvenirs précieux d'histoire locale s'ajoutent chaque jour des objets sans caractère et sans vaeur qui détournent inutilement l'attention.

Dans le jardin, se voient des bains romains, qui y ont été transportés bloc par bloc et reconstruits.

Le **Jardin botanique**, au delà du champ de Mars, au N.-E. de la ville, dans la vallée Saint-Samson, a été fondé, en 1777, dans le faubourg Bressigny, par une société de naturalistes, au nombre desquels se trouvait La Réveillère-Lépeaux. Depuis sa translation dans la vallée Saint-Samson, il est devenu une promenade charmante, qu'arrose un ruisseau d'eau vive. La salle qui renferme les collections sert en été aux cours donnés par le directeur. Derrière cette salle, l'église Saint-Samson (p. 12) se cache sous le lierre et la glycine.

Institutions de bienfaisance.

L'**hospice Sainte-Marie**, qui est en même temps un hôpital, s'élève sur la rive g. de la Maine, près du pont de la Haute-Chaîne. On en aperçoit de loin le dôme étincelant de dorures. La première pierre de cet immense établissement, qui peut contenir 1500 lits (malades, infirmes, vieillards et enfants), fut posée en 1849. La chapelle est ornée de fresques remarquables. M. Appert y a peint : l'*Assistance à l'Enfance*, l'*Assistance à la Vieillesse* et la *Vierge consolatrice des affligés* ; M. Dauban : le *Christ en croix*, l'*Éducation*, la *Mort de la sainte Vierge* et le *Viatique* ; M. Lenepveu : l'*Annonciation*, la *Présentation*, la *Voie douloureuse* et la *Réception de soldats blessés*. MM. Dauban et Lenepveu sont, en outre, les auteurs de la grande fresque du chœur, de la décoration des pendentifs et du Chemin de croix. Plusieurs de ces ouvrages ont été exécutés aux frais du peintre Bodinier.

L'ancien *Hôtel-Dieu* ou **hôpital Saint-Jean**, plus modeste mais bien plus curieux que l'hospice Sainte-Marie, s'élève aussi sur la rive dr., près du tertre Saint-Laurent. On y entre par le quai nouveau qui va du pont de la Haute-Chaîne à celui du Centre. Il fut fondé par Henri II, comte d'Anjou et roi d'Angleterre vers 1170. Des parties considérables, entre autres la grande salle, la chapelle, deux galeries de cloître et les magasins, remontent à cette époque.

La **grande salle**, dont on a eu l'heureuse idée de faire un musée archéologique (*V.* ci-dessus), est divisée en trois nefs égales. Longue de 8 travées et aussi remarquable par la hardiesse de ses proportions, l'élégance de ses colonnes monocylindriques et la grâce de ses nervures, que par son style, cette salle a donné lieu à des controverses entre les archéologues français et les archéologues anglais. Ces derniers ont voulu voir dans cette salle « le premier des monuments gothiques », et ont, par suite, attribué à leur dynastie des Plantagenets l'honneur de la création du style ogival. Les récents travaux

de Félix de Verneilh, Viollet-le-Duc et Anthyme Saint-Paul ayant établi de la manière la plus incontestable que les parties de l'église abbatiale de Saint-Denis, près Paris, construites vers 1140, par Suger, sont les plus anciens spécimens complets de l'architecture ogivale, l'hôpital Saint-Jean, bâti au moins trente ans plus tard, n'a pu inaugurer ce nouveau mode de bâtir. Si, du reste, on en examine attentivement les voûtes avec leurs nervures, on y reconnaîtra une forme domicale moins prononcée que dans les monuments contemporains en Anjou, l'absence de plusieurs autres caractères particuliers au style Plantagenet, et des analogies de profils et d'appareil avec les voûtes parisiennes du XIIe au XIIIe s.

La salle Saint-Jean est entourée de verdure et précédée d'un square, en avant du pignon oriental. Des travaux récents y ont mis à découvert les fondations, les colonnes et les débris d'arceaux d'une jolie fontaine du XIIe s.

Sur trois galeries du *cloître* qui subsistent encore, deux, formées de petites arcades en plein cintre et de colonnettes accouplées, datent de l'époque de la fondation; le troisième côté, de la Renaissance, est l'œuvre de Jean de Lépine. Une belle porte en plein cintre, percée entre deux arcades aveugles, conduit du cloître à la **chapelle**, salle carrée, couverte par quatre compartiments de voûtes domicales retombant sur deux colonnes isolées. En arrondissant un angle et en creusant au milieu l'un des côtés du carré, le constructeur de ce petit édifice, consacré seulement en 1184, a ménagé, à g., une abside. Toutes les fenêtres sont en plein cintre et richement encadrées de tores et de colonnettes.

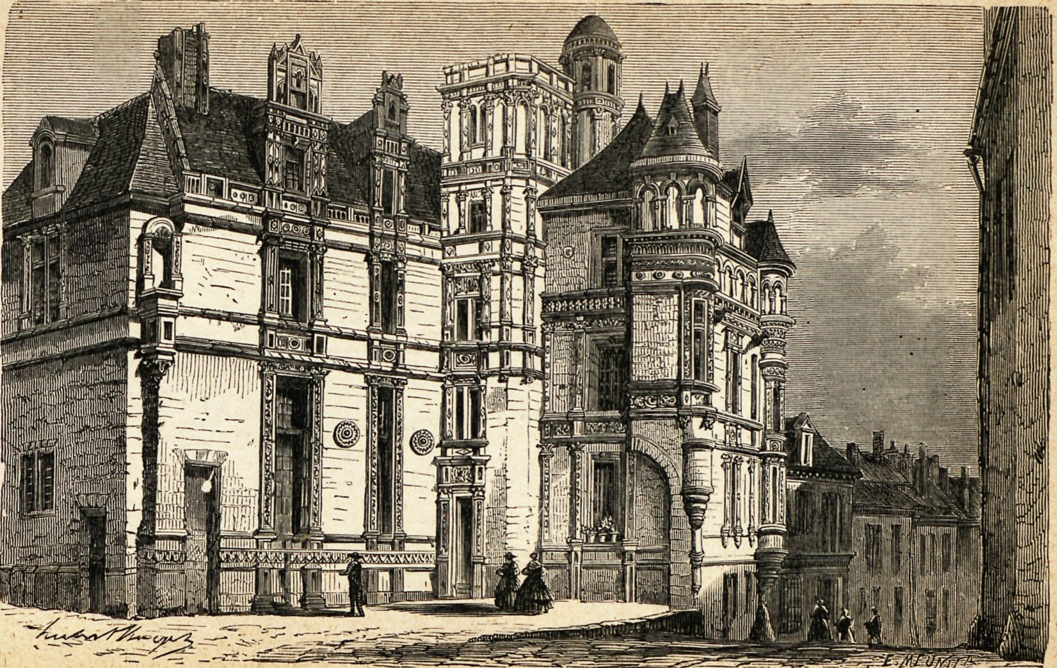
Si l'on suit la rue Saint-Jean jusqu'à son extrémité supérieure, on voit à dr. les anciens **magasins** de l'hôpital, servant aujourd'hui de dépôt à la ville. Deux des côtés sont éclairés par de belles fenêtres géminées, percées au tympan d'un petit oculus en losange. Au-dessous, de curieuses *caves*, taillées d'arceaux d'ogive en plein schiste ardoisier, sont occupées par une brasserie.

Maisons curieuses.

Il subsiste dans les vieilles rues d'Angers, au-dessous du château et de la cathédrale, un grand nombre de **maisons** ayant conservé leur aspect du XVe, du XVIe ou du XVIIe s. Nous citerons particulièrement : la **maison Adam**, souvent restaurée (place Sainte-Croix, derrière la cathédrale), les n°s 14 de la rue Saint-Aubin, 5 et 7 de la rue de l'Oisellerie, 75 et 77 de la rue Baudrière, 19 de la rue de la Trinité, ancienne pharmacie de Simon Poisson (1582). — Plusieurs maisons en pierre, du XVe et du XVIIe s., se voient dans les quartiers de la rive dr., particulièrement aux environs de la place de la Paix et du tertre Saint-Laurent. Mais les grands travaux qui depuis vingt ans renouvellent la ville les auront bientôt fait toutes disparaître. Toutefois, la mairie prend soin de recueillir pour le Musée les débris intéressants et même les façades entières des principaux logis que rase l'édilité.

Parmi les anciens hôtels, le plus curieux et le plus visité, après le Logis Barrault (*V.* p. 14), est l'**hôtel d'Anjou** ou **Pincé** (rue Lenepveu). Cette charmante construction de la Renaissance, œuvre de Jean de Lépine, a été appelée l'*hôtel d'Anjou*, parce que Pierre de Pincé, qui la fit élever et l'occupa (1523-1530), était lieutenant-criminel du sénéchal d'Anjou. Acquise par le peintre Bodinier, au prix de 35 000 francs, elle a été donnée à la ville, à la seule condition qu'elle serait consacrée aux arts. L'édifice a été reconstruit pierre à pierre de 1880 à 1884, et augmenté d'un appendice disgracieux.

La maison de la Voûte (rive dr.),



Hôtel d'Anjou.

dégagée par l'ouverture du boulevard Descazeaux, est un joli spécimen du xve s. et de la première Renaissance. Cet hôtel servait d'asile aux moines de Saint-Nicolas en temps de guerre. Une communauté de filles repenties y avait été établie en 1643.

L'*hôtel de Danne*, rue Voltaire, possédait une magnifique cheminée, aux armes des Lanier de Leffretière, qui a été installée dans une des grandes salles de la mairie; une autre très remarquable cheminée de la Renaissance est conservée à l'*hôtel Lancrau*, rue Saint-Michel, 6. — Près de Saint-Serge s'élève un *hôtel* d'une rare distinction, que M. Boreau de la Besnardière fit bâtir, en 1782, sur les dessins de Bardoul, et qui a été acquis par la ville (1885). Au même architecte est dû aussi l'*hôtel Lantivy*, situé à l'angle de la rue de l'Hôpital et du boulevard de la Mairie.

Le principal *Cercle* (1856) d'Angers (boulevard de la Mairie) rappelle, par sa façade à colonnade, celle du Ministère de la marine, à Paris. Le fronton en est couronné par un groupe du sculpteur Maindron, représentant les *Arts*, le *Commerce et* l'*Agriculture*. La salle de concert est très belle et d'une sonorité remarquable.

Industrie et commerce.

Angers fait un grand commerce d'ardoises, de chanvres, de lins; il y a une fonderie de cloches, une corderie importante, de belles filatures (surtout pour les toiles à voile). C'est aussi la « ville des fleurs » : ses deux principales pépinières : celle de M. André Leroy (ses enfants successeurs), fondée en 1785, et celle de M. Louis Leroy, fondée en 1795, sont les plus riches de l'Ouest; ses plantes d'agrément, ses arbres fruitiers disputent le marché français aux produits de Troyes; une partie des cultures est consacrée à la production de graines; les poires, les fraises d'Angers sont renommées ; les légumes, surtout les artichauts, les cultures pour graines et semences couvrent les campagnes de Saint-Laud.

Promenades.

Outre le jardin botanique et le jardin de la Préfecture, Angers a, en face de l'hôtel de ville, une autre promenade : le **Mail**, allée d'arbres replantés en 1796; il est précédé, depuis 1859, d'un jardin entouré d'une grille, dont l'emplacement a été pris sur une partie du champ de Mars, entre le boulevard et l'entrée de l'avenue du Mail. Au centre coule une fort gracieuse *fontaine* en fonte. Plus loin, de chaque côté, deux pavillons, en forme de chalets, sont occupés, l'un par un café-glacier, l'autre par le garde. Entre ces deux chalets s'élève à demeure un orchestre couvert où, pendant toute l'année (dimanche et jeudi), les différentes musiques de la ville donnent des concerts et, pendant l'été, des fêtes qui réunissent toute la population angevine.

Excursion aux ardoisières.

6 kil. — Omnibus à l'angle de la rue Saint-Aubin et du boulevard (départs aux heures paires); départs de Trélazé aux heures impaires. — On peut prendre aussi le chemin de fer (ligne de Paris) jusqu'à la station de Trélazé, ou, ce qui est le plus simple, faire marché (5 fr. environ) avec le cocher d'une voiture de place, pour un séjour d'une heure.— Une visite rapide des carrières ne demande guère qu'une demi-heure.

La route de voitures suit la longue rue du faubourg Bressigny, habité presque entièrement par des ouvriers. A la Pyramide (R. 41), on laisse cette route à dr. pour prendre celle de Longué. Les ardoisières sont à 2 kil. de ce carrefour. De tous côtés se dressent et fument les cheminées, à la base et autour desquelles les débris des ardoises exploitées forment des monticules noirâtres.

A mesure que l'on approche, on distingue, sur ces noirs monticules, les *tue-vents*, abris mobiles de paille qui protègent l'ouvrier pendant qu'il

refend la pierre ardoisière. C'est chose curieuse que ce travail : il faut, pour l'accomplir avec succès, que l'ardoise soit fraîchement montée ; dès qu'elle est restée quelques jours à l'air, ce travail délicat de l'effeuillement ne réussit que difficilement. Les feuilles, divisées par épaisseur, sont réduites à des dimensions qui varient depuis 60 cent. sur 40 (mesure de la grande ardoise dite *anglaise*) jusqu'à 15 cent. sur 12 (petite ardoise employée surtout à la réparation des toits). Les petites ardoises sont celles qui offrent le plus de résistance.

Pour visiter les ardoisières, il suffit d'en demander l'autorisation au Directeur ou bien au *clerc d'à-haut*, qui se tient dans un des baraquements supérieurs. On peut s'y faire conduire par un des enfants qu'on ne manque pas de rencontrer et qui d'ordinaire s'offrent à accompagner le voyageur ; il est d'usage de leur donner une légère rétribution.

Les **ardoisières** sont ouvertes sur un banc de schiste tégulaire qui se manifeste vers la butte d'Érigné, passe sous la Loire, traverse l'arr. de Segré et forme une zone qui se prolonge dans la Bretagne, jusqu'au dép. du Finistère. Toutefois la fissilité du schiste n'est pas la même partout. C'est dans les communes d'Angers, de Trélazé et de Saint-Barthélemy qu'elle offre les meilleures conditions d'exploitation ; encore ces conditions varient-elles sans cesse.

L'exploitation des ardoisières n'a commencé qu'au moyen âge. Elle a fourni d'abord ces pierres noires dont les anciennes maisons étaient construites ; elle fournit aujourd'hui et depuis longtemps les feuilles légères d'ardoises pour les toitures. Elle occupe, pour quinze exploitations en activité, 3000 ouvriers qui se divisent en deux catégories : les *ouvriers d'à-bas*, c'est-à-dire les mineurs ou extracteurs, et les *ouvriers d'à-haut*, c'est-à-dire les fendeurs ou tailleurs.

On descend dans les galeries[1] au moyen du bassicot ou des échelles. Le *bassicot* est une caisse en bois rectangulaire suspendue à un câble et dans laquelle se montent, à l'aide d'un manège ou de la vapeur, du fond de l'ardoisière jusqu'à l'orifice du puits principal d'extraction, les blocs ou les débris d'ardoises, qui, chargés immédiatement sur des tombereaux, sont conduits près des tue-vents où ils doivent être fendus et taillés. Toutes les fois qu'un bassicot plein monte, un bassicot vide descend ; on peut se placer sans crainte avec son guide dans ce dernier au moment de son départ. On descend alors doucement jusqu'à l'endroit de la mine où travaillent les ouvriers, car un câble guide auprès d'eux.

On arrive sur une sorte de terrasse établie au-dessus de la voûte d'une vaste excavation qui n'a pas moins de 40 mèt. de profondeur ; au-dessous de soi, on a le vide, car les planches de cette terrasse n'ont pour point d'appui que des pièces de bois plantées de distance en distance, par une de leurs extrémités, dans la muraille. A une profondeur qu'il est impossible d'apprécier, étincellent de nombreux becs de gaz ; d'autres lumières, des lampes portatives, se déplacent incessamment ; une épaisse fumée, produite par les explosions des mines, donne à toutes ces lueurs des teintes rougeâtres. En vain les yeux essayent de percer les vapeurs brillamment éclairées qui tourbillonnent de tous côtés ; on n'aperçoit que le bassicot qui entre dans le puits d'extraction ou qui en sort ; car de faibles rayons de jour pénètrent dans cette étroite ouverture jusqu'au milieu de l'abîme sombre et éclatant que

1. La description qui suit s'applique particulièrement à la *galerie de l'Ermitage*, qui est la plus visitée depuis la chute de celle des Grands-Carreaux.

l'on domine. Mais, si l'on ne voit presque rien, on entend des voix nombreuses poussant des clameurs confuses ; le fer des pioches, des pelles, des leviers, retentit de tous côtés contre la pierre ; des blocs énormes se brisent avec fracas en tombant des parois d'où de longs et pénibles travaux les ont détachés, pendant que la poudre en fait sauter d'autres en morceaux : tous ces bruits se mêlent ensemble, et ne trouvant pas d'issues suffisantes pour s'échapper, impriment un ébranlement continuel à la frêle planche qui supporte le visiteur.

Si l'on veut pénétrer plus avant, il faut, arrivé à l'endroit où cesse la balustrade de la galerie ou terrasse que l'on a suivie, s'avancer sur une simple planche, et, tournant le dos au précipice ouvert au-dessous de soi, descendre une échelle solidement attachée à une muraille verticale. De distance en distance, on peut se reposer sur de petits paliers où les ouvriers s'attendent mutuellement, qu'ils montent ou qu'ils descendent : car ces échelles ne peuvent servir qu'à une seule personne à la fois.

Parvenu au fond de la mine, au milieu des ouvriers d'à-bas, on assiste à leurs travaux.

Le fond à ciel ouvert d'une des mines, celle des Grands-Carreaux, s'est éboulé le 5 janvier 1868, écrasant dans sa chute un contre-maître et deux ouvriers. L'exploitation a été transformée et reste encore une des meilleures du groupe, car la pierre abattue était excellente.

Une levée, dite *levée Napoléon*, protège, depuis 1860, les ardoisières sur une longueur de 4 kil., entre la levée du chemin de fer et la route d'Angers à Tours. En effet, les ardoisières avaient été inondées le 7 juin 1856 par la crue de la Loire, et il fallut plus de six mois pour les vider.

—

Excursion aux Ponts-de-Cé.

8 kil. — Route de voit. (pour les omnibus, *V.* Renseignements pratiques, p. 2) et chemin de fer (réseau de l'État) soit par la gare de Saint-Laud, soit par celle de la Maître-École. — La route de voitures est la voie la plus commode et de moitié plus courte (4 kil.). Une voit. : 3 fr.; jusqu'à Saint-Maurille, 4 fr., plus 1 fr. 50 l'heure de séjour.

En sortant de la gare de la Maître-École, on laisse aussitôt à g. la ligne du Mans, puis celle de La Flèche, on croise la ligne de Paris et on laisse à dr. *Saint-Léonard*, à g. le *château du Rosseau* (XVIIe et XVIIIe s.).

4 kil. 1/2. *La Pyramide* (1 kil. à g.), ham. qui doit son nom à une *pyramide* élevée, en 1743, en mémoire de l'achèvement de la levée de la Loire. Une route de 2 kil. relie ce village à Trélazé et aux ardoisières (*V.* ci-dessus). — On franchit l'Authion, puis les deux principaux bras de la Loire, en vue des Ponts-de Cé. On laisse à g. (rive dr.) l'*église de Sorges*, en partie de la Renaissance.

8 kil. **Les Ponts-de-Cé** * (la station est en pleine campagne, à 1500 mèt. env. de la localité), ch.-l. de c. de 2483 hab. Cette curieuse ville se compose d'une rue de plus de 3 kil., traversant, sur une série de sept ponts modernes, le canal de l'Authion, trois larges bras de la Loire et le Louet.

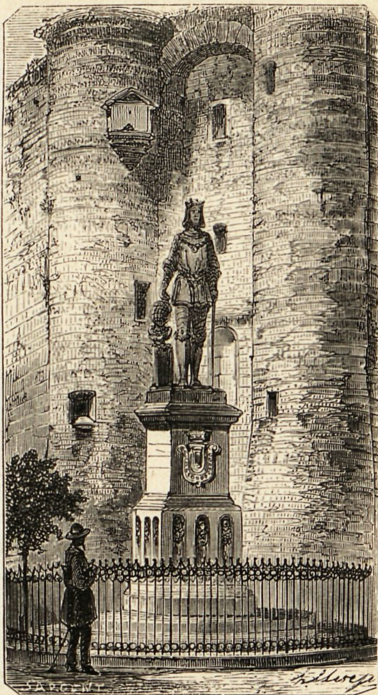
Certains écrivains ont cru pouvoir affirmer qu'aux origines de l'histoire de France, il n'y avait que deux communications sur la Loire entre le Midi et le Nord, le pont de Blois et le pont de Cé. Ce dernier a été considéré longtemps comme une merveille, en raison de son développement. Il a souvent été ruiné ou endommagé par la Loire, puis rebâti ou réparé. Il était d'ailleurs pour la plus grande partie en bois.

Plusieurs souvenirs historiques se rattachent aux Ponts-de-Cé. Les Gaulois et les Romain, les Francs et les Normands, les Anglais et Du Guesclin, Commines, les protestants, les catholiques et la Ligue, Louis XIII et Marie de Médicis, la Fronde, la Révolution, toutes les races et tous les

partis s'y sont rencontrés et heurtés. Le 15 juillet 1793, les Vendéens, au nombre de 10 000 ou 12 000, y exterminèrent deux bataillons des troupes de la République et quelques détachements de la garde nationale.

Les dimanches et les jours de fête, une partie de la population d'Angers se transporte aux Ponts-de-Cé, pour se divertir à sa manière et manger des *bouilletures* renommées. Les étrangers iront surtout y admirer les belles vues que l'on découvre des ponts, de la *Roche d'Érigné* (surmontée d'un petit château moderne) et de la *Roche de Murs* (au S.-O.).

Dans la première île, tout au sortir du pont de l'Authion, l'*église Saint-Aubin*, au N. de la ville, date des XIIe et XVIe s. (belles peintures murales et vitraux des XVe et XVIe s.). — Dans la seconde et plus grande île, au sortir du grand pont de la Loire, l'*église Saint-Maurille*, au S., conserve de belles stalles du XVIe s. provenant du prieuré de la Haie-aux-Bons-Hommes et de curieux tableaux du XVIIe.



Statue de René, duc d'Anjou, à Angers.

Entre les deux îles, sur un îlot central, dit *Ile forte*, s'élève un *château* du roi René (aujourd'hui gendarmerie). Presque vis-à-vis se trouve l'usine qui envoie et distribue l'eau de Loire dans les canaux des fontaines d'Angers.

13491. — IMPRIMERIE A. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris.

ITINÉRAIRE GÉNÉRAL DE LA FRANCE

PAR AD. ET P. JOANNE

Volumes in-16 cartonnés en percaline, avec cartes et plans

PARIS ILLUSTRÉ. 1 vol.	15 fr.
ENVIRONS DE PARIS ILLUSTRÉS. 1 vol.	10 fr.
JURA ET ALPES FRANÇAISES. 1 vol.	15 fr.

On vend séparément :

Bourgogne et Jura	7 fr. 50
Savoie	7 fr. 50
Dauphiné et Hautes-Alpes	7 fr. 50

PROVENCE. 1 vol.	7 fr. 50
CORSE. 1 vol.	5 fr.
AUVERGNE, MORVAN, VELAY. 1 vol.	10 fr.
LA LOIRE. 1 vol.	7 fr. 50
DE LA LOIRE A LA GIRONDE. 1 vol.	7 fr. 50
PYRÉNÉES. 1 vol.	15 fr.
GASCOGNE ET LANGUEDOC. 1 vol.	7 fr. 50
CÉVENNES. 1 vol.	7 fr. 50
BRETAGNE. 1 vol.	10 fr.
NORMANDIE. 1 vol.	12 fr.
NORD. 1 vol.	9 fr.
CHAMPAGNE ET ARDENNES. 1 vol.	7 fr. 50

14363 — Typ. A. Lahure. Paris.

